

# CONTES

DE

J. BOCACE.

---

*Tome VI.*

---

UNITED STATES

COURT

RECORDS

—  
—  
—

7



# CONTES

DE

J. BOCACE.

TRADUCTION NOUVELLE,

*enrichie de belles Gravures.*

---

TOME SIXIÈME.

---



A LONDRES.

---

M. DCC. LXXIX.



Gravelot del

Vidal dir.



# CONTES DE BOCACE.

---

## SIXIEME JOURNÉE.

---

**I**L ÉTOIT DÉJÀ GRAND JOUR,  
lorsque la REINE, qui s'étoit levée la  
première, fit éveiller les autres  
Dames & les trois Gentishommes.  
On alla se promener sur le gazon en-  
core humide, en s'entretenant de  
différentes choses. La conversation

*Tome VI.*

**A**

tomba insensiblement sur les nouvelles qu'on avoit racontées la veille : on parla des plus plaisantes , & l'on rit beaucoup de certains traits qu'on prit plaisir à se rapeler. La chaleur commençoit à se faire sentir : on fut d'avis de s'en retourner au Château : on trouva le déjeûné tout préparé sur des tables couvertes de fleurs. Après une courte toilette, on se remit à table pour dîner, par ordre de la REINE , qui jugea à propos de l'avancer un peu , afin d'éviter la grande chaleur. Le repas fini , on se mit à chanter quelques jolies chansons ; les uns allèrent faire leur méridienne , les autres jouèrent aux échets , tandis que *Dionéo* & *Madame Laurette* continuèrent de chanter en s'accompagnant. L'heure du cercle étant

## DE BOCACE. 3

venue , la REINE les fit tous appeler , & l'on se réunit auprès de la belle fontaine. Chacun avoit déjà pris la place qu'il avoit affectée , & l'on alloit commencer la première Nouvelle , lorsqu'on entendit les domestiques qui faisoient beaucoup de bruit dans la cuisine ; ce qui n'étoit pas encore arrivé. La REINE fit venir le Maître-d'Hôtel , pour savoir ce qui causoit ce grand tapage. C'est *Licisque* & *Tindare* qui ont pris querelle ensemble , lui répondit-il ; mais j'ignore quel est le sujet de leur dispute ; car dans l'instant que Madame m'a envoyé chercher , je ne faisois que d'arriver pour les faire taire. Allez leur dire , ajouta-t-elle , de venir me parler sur le champ. Quand ils furent en sa présence , elle leur



demanda la cause de leur dispute. *Tindare* vouloit parler le premier ; mais *Licisque* , femme déterminée & déjà d'un certain âge , l'arrêta en disant d'un ton fort animé ; mais voyez donc ce gros butor , qui s'avise de vouloir parler avant moi ! Tais-toi , insolent , & laisse moi dire : puis se tournant du côté de la REINE , Madame , continua-t-elle , ce grand imbécile que vous voyez , veut savoir mieux que moi ce qu'étoit la femme de *Sycophant* , comme si je ne l'avois pas autrefois fréquentée. Il prétend que la première nuit qu'elle coucha avec son mari , Monsieur *Bidaut* ne pénétra dans la sombre caverne de la montagne , que par la force des armes , & après avoir répandu beaucoup de sang. Je soutiens , moi , que



## DE BOCACE.

cela n'est pas vrai , mais qu'il y entra librement & à la grande satisfaction de ceux qui étoient dedans : mais ce garçon là est si bête , qu'il est persuadé que les jeunes filles sont assez sottes pour perdre leur temps à attendre l'effet des promesses que font les pères & les mères de les marier bientôt, tandis qu'il se passe presque toujours trois ou quatre ans avant de voir ces promesses s'effectuer. Vraiment elles feroient bien dupes, si elles s'en tenoient là. Je dois savoir, ce me semble, ce que je dis, puisque je ne parle que par expérience, & d'après le dire de toutes mes amies & voisines; aucune n'a donné ses prémices à son époux. Je fais de plus, les bons tours que la plupart des femmes mariées jouent à leurs maris;

& cette pécure veut m'apprendre à connoître les femmes, comme si je n'étois née que d'hier.

Pendant que *Lycisque* parloit ainsi, les Dames étouffoient de rire. La REINE qui se possédoit un peu plus, eut beau vouloir l'interrompre & lui imposer silence à plusieurs reprises, elle ne cessa de parler, jusqu'à ce qu'elle eût achevé de dire tout ce qu'elle avoit sur le cœur. Quand elle eut mis fin à son plaidoyer, la REINE se tourna du côté de *Dionéo* : voilà précisément, lui dit-elle, une matière qui est de votre ressort. Comme vous êtes très-versé sur ces sortes de points, je vous donnerai celui-là à décider, quand chacun de nous aura conté sa Nouvelle. Ce point-là est tout décidé, MA BELLE DAME,

DE BOCACE. 7

répondit-il , je n'ai pas besoin d'en entendre davantage, pour dire que *Lycisque* a raison. Oui , je suis intimement persuadé qu'elle dit vrai , & que *Tindare* n'est qu'une grosse bête. A ces paroles , *Lycisque* se prit à rire ; & , se tournant vers *Tindare* , je te le disois bien que tu n'étois qu'un ignorant. Soutiendras-tu encore que tu en fais plus que moi ? Au moins n'ai-je pas perdu mon temps en venant ici. Vois comme tout le monde se moque de toi. . . . Si la REINE , d'un ton sévère , n'eût ordonné à cette femme de se taire , sous peine d'être fouettée , elle n'eût pas cessé de parler jusqu'à la nuit. Quand on fut délivré de son babil & de sa présence , la REINE commanda à Madame *Philomène* de

3    CONTES DE BOCACE.

dire la première sa Nouvelle. Cette  
Dame obéit incontinent, & parla  
ainsi.







J. 6.

N. 1.<sup>er</sup>



Gravelot inv.

Vidal dir.





## NOUVELLE PREMIERE.

*Le mauvais Conteur.*

---

**D**E MÊME QUE LES ÉTOILES font l'ornement du Ciel, que les fleurs font celui des prairies & des jardins, & que les bosquets décorent agréablement les collines : de même les pensées choisies, les bons mots & les faillies font la beauté & l'ornement du discours. Il semble que ces sortes de traits ingénieux qui se font admirer par leur vivacité, devroient être plus communs chez notre sexe naturellement vif & sensible; mais, par

une fatalité que je ne puis concevoir ; rien n'est plus rare que de voir des femmes se distinguer par de bons mots & des saillies. C'est , sans doute , la faute de l'éducation qu'on nous donne. Je ne pousserai pas plus loin mes réflexions à cet égard ; Madame *Pampinée* en a dit assez l'autre jour sur cette matière. Je me contenterai de vous raconter la manière adroite & polie dont s'y prit une Dame de bonne famille , pour redresser un Gentilhomme qui lui contoit une histoire d'une façon ennuyeuse & pitoyable. Cette anecdote vous prouvera que les plus petites choses ont de l'agrément , quand elles sont dites à propos.





IL N'Y A PAS long-temps qu'il y avoit dans notre bonne ville de Florence, une Dame de condition très-aimable & parlant bien, nommée *Horette*, & femme de Messire *Geri Spine*. Pendant son séjour à la campagne, où elle passoit six mois de l'année, elle fit la partie, avec plusieurs Dames & plusieurs Messieurs qu'elle avoit eus la veille à dîner chez elle, d'aller voir un sien parent ou ami dont la maison de plaisance étoit voisine de la sienne. La moitié de la bande étoit à pied, & l'autre à cheval. Comme elle étoit du nombre des premiers, & qu'elle paroissoit un peu fatiguée, un des Cavaliers lui offrit de la prendre en croupe, & de lui conter, chemin

faisant , la plus jolie histoire du monde. La Dame accepte l'offre , & voilà mon homme qui commence son récit. Or , vous saurez que ce Gentilhomme étoit aussi propre à raconter des histoires qu'à porter un épée au côté. Il s'embrouille , il répète , il se reprend , il veut recommencer , il s'embarrasse de nouveau , confond les noms ; en un mot , il ne fait ni ce qu'il dit , ni ce qu'il doit dire. Madame *Horette* qui , à travers ce galimatias , comprit que le fait dont il s'agissoit étoit intéressant , souffroit cruellement de le voir estropié de la plus étrange manière. Elle patienta quelque temps ; mais voyant enfin que le Conteur s'embarrassoit de plus en plus , & désespérant de le voir sortir du désordre où il s'étoit jetté ,

DE BOCACE. 13

elle ne put se contenir, & prit le parti de lui dire brusquement : Je vous prie, Monsieur, de vouloir bien me laisser descendre : votre cheval est trop rude pour moi. Le Cavalier qui ne manquoit pas d'intelligence, quoiqu'il sût mal raconter, comprit fort bien ce que cela vouloit dire : il laissa là l'histoire qu'il avoit si mal commencée & plus mal continuée, parla d'autres choses, & finit par amuser la Dame qu'il avoit d'abord si fort ennuyée.







## NOUVELLE II.

*Le Boulanger.*

---

L'HISTORIETTE de Madame Philomène fut généralement applaudie. La REINE commanda à Madame Pampinée de suivre l'ordre établi. Celle-ci prit aussi-tôt la parole en ces termes :

Je ne fais, MES AIMABLES DAMES ; laquelle est plus bizarre & plus blâmable, ou de la Nature qui met souvent une belle ame dans un vilain corps, ou de la Fortune, qui condamne à des professions viles des personnes qui ont



J. 6.

N. 2.<sup>e</sup>



Gravelot inv.

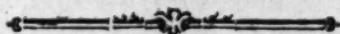
Vidal del.



## CONTES DE BOCACE. 15

l'amenoble & élevée. C'est ce que nous avons été plusieurs fois à portée de voir, & en dernier lieu dans *Ciste*, notre concitoyen, dont la fortune n'a fait qu'un Boulanger, malgré la noblesse & la grandeur de ses sentimens. Je blâmeroïs autant la Nature que la Fortune, si je ne savois que la première est infiniment sage, & que l'autre a de bons yeux, quoique les fots la représentent aveugle. Je remarque qu'elles se conduisent en cela, comme les hommes qui cachent leurs trésors dans les plus vilains endroits de leur maison, dans la persuasion qu'ils y feront en plus grande sûreté que par-tout ailleurs, & pour s'en servir dans le besoin. On diroit que la Fortune se fait un plaisir de contrarier l'autre, en refusant les honneurs

& les richesses à ceux que la première a le plus favorisés de ses dons. Vous trouverez la preuve de ceci dans l'action de *Ciste* le Boulanger , qui eut le talent de faire rentrer en lui-même Messire *Geri Spine* , mari de cette même Dame *Horette* , qui a fait le sujet de la Nouvelle précédente. Cette Nouvelle m'a rappelé le souvenir de celle-ci , qui ne sera pas longue.



LE PAPE *BONIFACE* ayant quelques affaires à démêler avec la République de Florence , y envoya des Ambassadeurs. Ils allèrent loger chez Messire *Geri Spine* , qui jouissoit d'un grand crédit auprès du Souverain Pontife. *Geri* fit de son mieux pour leur rendre le séjour de Florence agréable , & les accompagnoit

accompagnoit par-tout. Ils passoient presque tous les matins dans la rue de Notre-Dame d'Ughi où demouroit un célèbre Boulanger nommé *Ciste*. Quoique cet homme eût amassé beaucoup de bien à faire du pain , & qu'il eût des sentimens bien supérieurs à sa profession , il ne voulut jamais la quitter. Il ne laissoit pas de vivre dans la plus grande aisance , d'avoir bonne table, & la cave garnie des meilleurs vins qu'on recueillit dans la Toscane & ses environs. Comme il voyoit passer chaque jour devant sa boutique Messire *Geri*, & les Ambassadeurs de sa Sainteté , à des heures où la grande chaleur commençoit à se faire sentir , il crut qu'il seroit très-honnête à lui de les inviter à boire de son bon vin ; mais comme il connoissoit la distance



qu'il y avoit entre les Ministres d'un grand Souverain & un Boulanger, il craignit de leur en faire la proposition. Il pensa donc à trouver un moyen pour les engager à s'inviter eux-mêmes. Dans cette idée, à l'heure à peu près qu'il croyoit que *Geri* & les Ambassadeurs passeroient, il se faisoit apporter devant sa porte, un sceau fort propre plein d'eau fraîche, un petit vaisseau de terre de Boulogne également fort propre, plein de son excellent vin, & deux verres bien rincés & extrêmement clairs. Là, en veste & en tablier de toile fort blanche & toujours propre, assis sur un petit banc, après avoir touffé & craché avec mesure, il buvoit, au moment qu'il les voyoit venir, ses deux verres de vin avec une délectation



## DE BOCACE. 19

qui faisoit envie. Messire *Geri* ayant vu ce manège deux jours de suite, lui dit à la troisième fois : Et bien, *Ciste*, est-il bon ? Excellent, Monsieur, répondit le Boulanger en se levant ; mais le moyen de vous le persuader, si vous n'en goûtez vous-même ? Messire *Geri*, soit à cause du grand chaud, soit qu'il eût couru plus qu'à l'ordinaire, soit enfin que le plaisir avec lequel il voyoit boire le Boulanger lui donnât envie d'en faire autant, se tourne alors vers les Ambassadeurs, & leur dit en souriant : Je suis d'avis, Messieurs, que nous goûtions le vin de cet honnête homme ; peut-être ne nous en repentirons-nous pas. Ils s'approchent aussi-tôt de *Ciste*, qui les conduit dans son arrière-boutique, & les pria de s'asseoir. Il fait retirer

leurs domestiques , qui s'avançoient pour servir leurs maîtres , en leur disant , qu'il étoit aussi bon Échançon que bon Boulanger : & après avoir rincé quatre petits verres , il versa lui-même à boire à *Geri* & aux Ambassadeurs , qui furent si contents de son vin , qu'ils avouèrent que depuis long-temps ils n'en avoient bu d'aussi bon , & lui promirent de revenir en boire tous les jours ; ce qu'ils firent très-exactement.

Quand les Ministres du Pape eurent terminé leurs négociations , & qu'ils se disposoient à s'en retourner à Rome , Messire *Geri* leur donna un repas splendide , où il invita la plupart des Notables de Florence. *Ciste* y fut pareillement invité ; mais il refusa constamment de s'y rendre. *Geri*

DE BOCACE. 27

voyant cela , envoya lui demander un flacon de son bon vin , afin d'en donner un demi verre à chaque convive au commencement du repas. Le domestique qui avoit été le chercher , fâché de ce qu'il n'en étoit pas resté pour lui , s'avisa , en retournant chez le Boulanger , de se munir d'une grande bouteille , le priant de la remplir. A la vue de ce grand flacon , *Ciste* lui dit , tu te trompes , mon ami , ce n'est certainement point ici que ton maître t'envoie. Le valet eut beau lui protester qu'il ne se trompoit pas , il n'en put tirer d'autre réponse , & retourna vers son maître à qui il rapporta ce que *Ciste* lui avoit répondu. Retourne chez lui , dit *Geri* ; s'il te fait la même réponse , demande lui où est-ce qu'il pense que

je t'envoie. Le domestique obéit, & dit à *Ciste* : Soyez assuré que c'est ici que mon maître m'envoie. Cela n'est pas possible, répondit le Boulanger, tu te trompes assurément. Où m'envoie-t-il donc, s'il vous plaît, reprit le domestique? A la rivière d'Arne, répliqua *Ciste*. Sur le rapport de l'émissaire, Messire *Geri* voulut voir le flacon; & le trouvant d'une grandeur démesurée, *Ciste* a raison, s'écria-t-il: & après avoir fait de vifs reproches à son valer, il lui ordonna de prendre un vaisseau raisonnable, & d'y retourner. *Ciste* ne voyant plus le grand flacon, je connois à présent, dit-il, que c'est ici que ton maître t'envoie, & lui remplit de grand cœur celui qu'il avoit apporté. Le même jour il fit remplir un tonneau

DE BOCACE. 23

du même vin, & le fit porter chez Messire *Geri*, où il se rendit peu d'instans après. Ne croyez pas, Monsieur, lui dit-il en l'abordant, que j'aie été étonné de la grande cantine de ce matin; mais vous ayant fait voir ces jours passés, par mes petites bouteilles, que ce vin n'étoit pas pour les valets, j'ai cru devoir vous en faire ressouvenir. Maintenant que je vous ai envoyé ce qu'il restoit de cette pièce, vous en disposerez comme bon vous semblera. Je vous prie seulement de l'accepter d'aussi bon cœur que je vous le donne. Messire *Geri* reçut le présent de *Ciste* avec toutes les démonstrations de la reconnoissance. Depuis ce jour, il fut de ses amis, & disoit souvent que c'étoit

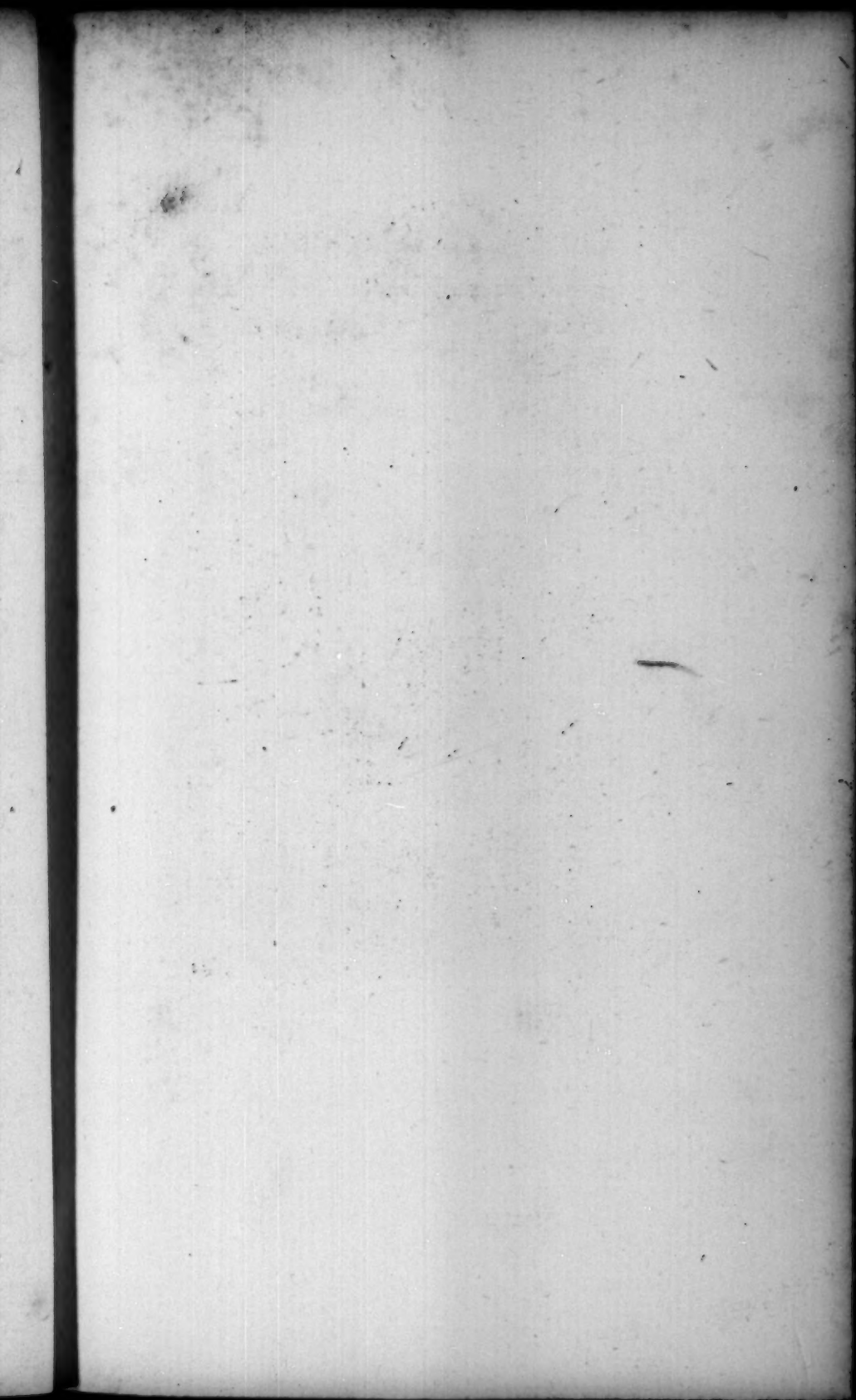
Biv



24 CONTES DE BOCACE.

grand dommage qu'un aussi galant  
homme passât sa vie dans le métier  
de Boulanger.





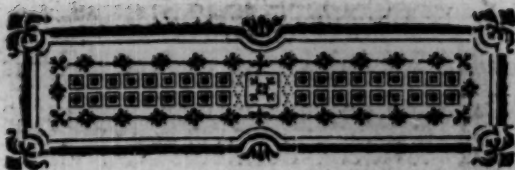
J. 6.

N. 3.



Eisen um.

F. del. dir.



### NOUVELLE III.

*Le Mari avare, ou la Répartie.*

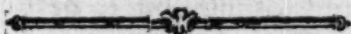
---

**A**PRÈS QUE MADAME PAMPINÉE eut achevé son récit, & qu'on eut loué l'esprit & la générosité du Boulanger, Madame *Laurette*, par ordre de la REINE, prit aussi-tôt la parole, & s'exprima ainsi :

Il faut convenir, MES AIMABLES COMPAGNES, qu'il seroit difficile de rien ajouter à ce qu'on a déjà dit sur les bons mots & les réparties. Je me bornerai donc à vous rapeler que ces sortes de traits d'esprit sont d'autant plus agréables, qu'ils laissent

## 26      C O N T E S

davantage à deviner ; c'est ce qui fait le mérite de ceux qui ont fourni le sujet des deux dernières Nouvelles , & ce qui caractérise celui qui terminera celle que je vais vous raconter.



UN SEIGNEUR CATALAN , nommé Messire *Diégo de la Rata* , grand Maréchal des Armées de *Robert* , Roi de Naples , vint visiter Florence , lorsque le sage & vertueux Messire *Antoine Dorso* en étoit encore Evêque. Comme ce Seigneur étoit aussi galant que bel homme , sa principale occupation , pendant son séjour dans notre bonne ville , étoit de faire sa cour aux Dames. Il devint amoureux , entr'autres , d'une nièce du frère de l'Evêque , qui passoit pour une beauté



57  
rare. Le mari de cette belle Dame ,  
quoique riche & de naissance , avoit  
des sentimens fort bas , & un très-  
vilain caractère. Son vice dominant  
étoit une avarice sordide. Le Maré-  
chal qui connoissoit le personnage ,  
tant par la voix publique que d'après  
ses propres observations , ne fit pas  
difficulté de lui offrir cinq cens du-  
cats , pour qu'il le laissât coucher une  
nuit avec sa femme , que notre avare  
tenoit de court. La proposition ayant  
été acceptée sans beaucoup de céré-  
monies , le rusé Catalan , qui vou-  
loit punir le mari de sa lâcheté , fit  
dorer des pièces de monnoie connues  
sous le nom de *Popolins* , qui  
avoient cours alors dans la Toscane ;  
& après avoir passé la nuit avec la  
Belle , qui ne fut sans doute point

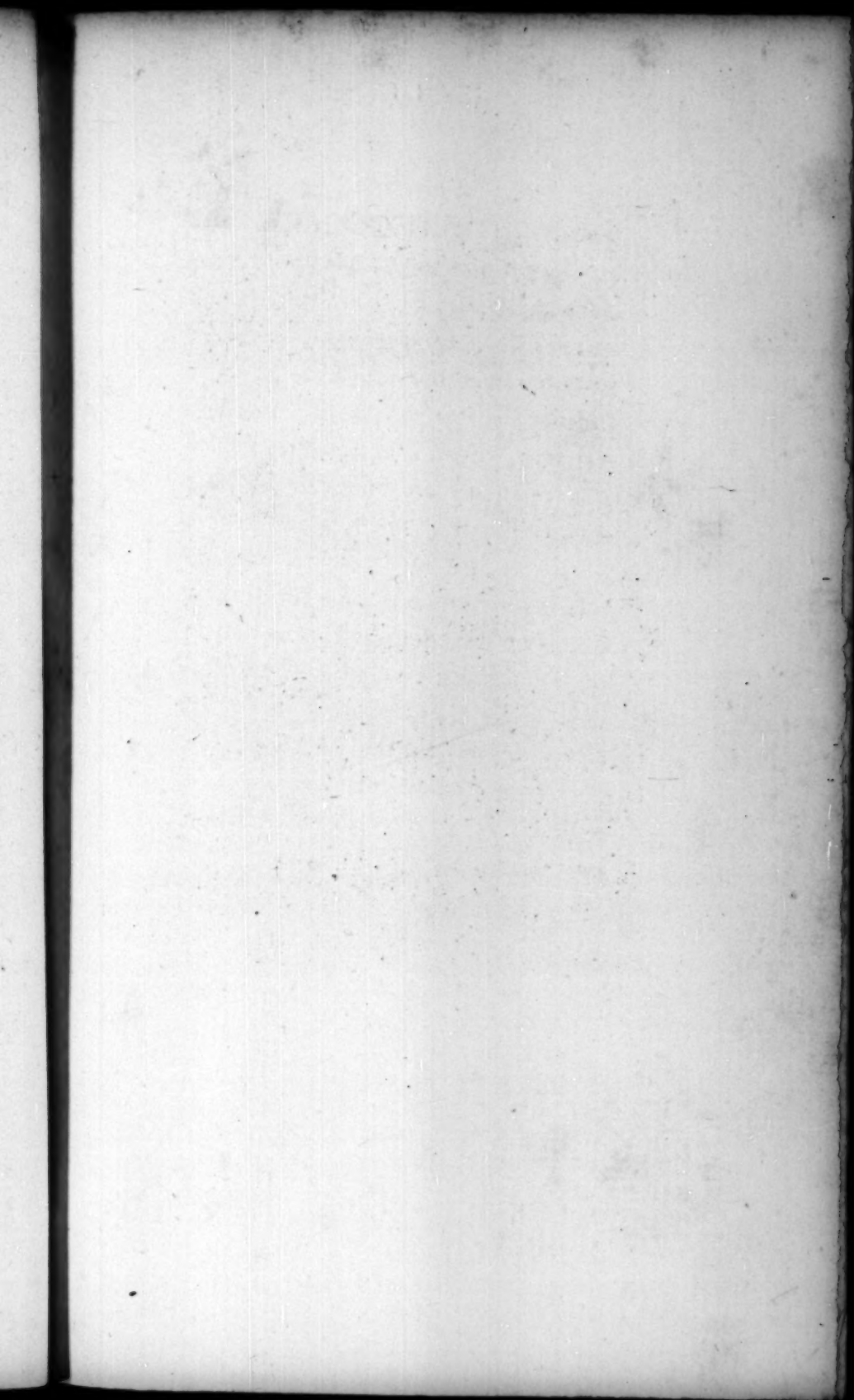
consultée , & qui dut le prendre pour son mari , il remit à celui-ci les prétendus ducats dont il avoit pris soin de se munir. J'ignore si le Catalan indiscret se vanta de sa bonne fortune , ou si le mari , en se plaignant de la tromperie , fit connoître lui-même sa turpitude ; ce qui est certain , c'est que l'aventure fut sue de toute la Ville , & que les plaisans en rirent beaucoup. L'Évêque , en homme sage , fit semblant de ne rien savoir ; il reçut le Catalan à son ordinaire , & ils étoient souvent ensemble. Un jour de *Saint-Jean* qu'ils se promenoient tous deux à cheval par la Ville , ils s'arrêtèrent dans la rue où l'on faisoit les courses. Ils s'approchèrent d'un groupe de Dames qui s'amusoient à voir les coureurs , & se trouvent à

côté d'une jeune & belle femme, nouvellement mariée, que vous pouvez avoir tous connue, & que la peste vient de nous enlever. C'étoit Madame *Nonne de Pulci*, cousine de Messire *Alessio Rinucci*, logée près de la porte *Saint-Pierre*. Cette Dame, outre la jeunesse & la beauté, avoit beaucoup d'esprit, & parloit avec autant de grace que de facilité. L'Évêque qui la connoissoit un peu, la fit voir au grand Maréchal. Un moment après; le Prélat oubliant sa prudence ordinaire, adresse la parole à cette Dame; & frappant sur l'épaule du Catalan, que dites-vous de ce Cavalier, Madame *Nonne*? Pourriez-vous bien en faire la conquête? La Belle croyant que ces paroles attaquoient son honneur, & jugeant qu'elles ne

30 CONTES DE BOCACE.

pouvoient que donner des impressions désavantageuses sur son compte à ceux qui les avoient entendues, répondit promptement, & sans chercher à se justifier : « Peut-être aussi, Monseigneur, auroit-il de la peine à faire la mienne : en tout cas, je puis vous assurer, que si je me laissois vaincre, ce ne seroit pas pour de la fausse monnoie ». Le Prélat & le Catalan, tous deux piqués au vif de cette répartie, l'un pour s'être conduit si peu honnêtement à l'égard d'une femme honnête, l'autre comme parent ou allié du mari avare & crapuleux, se retirèrent tout confus, sans oser rien répliquer.







J. 6.

N. 4<sup>e</sup>



Esien del.

Vidal dir.

7

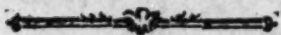


## NOUVELLE IV.

*Le Cuisinier.*

---

**M**ADAME LAURETTE avoit cessé de parler, & toute la compagnie avoit applaudi à la répartie de Madame Nonne, lorsque la REINE commanda à Madame Néphile de conter sa Nouvelle. Quoique les bons mots, dit aussi-tôt cette Dame, soient le fruit d'une imagination vive, cependant le hasard en fournit quelquefois à des gens bornés qui ne les eussent jamais trouvés, s'ils avoient eu le loisir de les chercher long-temps. Je vais vous en donner un exemple dans la Nouvelle que voici,



VOUS POUVEZ avoir entendu dire ou avoir vu par vous-mêmes, que Messire *Conrard*, Citoyen de Florence, a toujours été homme de grande dépense, libéral, magnifique, aimant beaucoup les chiens & les oiseaux, pour ne rien dire de ses autres goûts. Un jour, à la chasse du faucon, il prit une grue, près d'un Village nommé *Perctola*. La trouvant jeune & grasse, il ordonna qu'on la remît à son cuisinier pour la rôtir & la servir à son souper. Notez bien que ce cuisinier, Vénitien d'origine, & qui portoit le nom de *Quinquibio*, étoit un sot accompli. Il prend la grue & la fait rôtir de son mieux. Elle étoit sur le point d'être cuite,

DE BOCACE. 33

cuite, & répandoit une excellente odeur, lorsqu'une femme du quartier, appelée *Brunette*, dont *Quinquibio* étoit amoureux, entra dans la cuisine. L'agréable fumée qu'exhaloit l'oiseau qu'on venoit d'ôter de la broche, fait naître à cette femme l'envie d'en manger, & aussi-tôt de prier instamment le Cuisinier de lui en donner une cuisse. Celui-ci se moque d'elle, & lui répond en chantant : *Vous ne l'aurez pas, Dame Brunette, vous ne l'aurez pas de moi.* Si vous ne me la donnez, répliqua la femme, je vous jure que vous n'aurez jamais rien de moi. Après plusieurs paroles de part & d'autre, *Quinquibio*, qui ne vouloit pas déplaire à sa Maîtresse, coupe la cuisse & la lui donne. Il y avoit ce jour-là au

logis grande compagnie à souper. La grue fut servie avec une seule cuisse. Un des convives qui fut le premier à s'en appercevoir, ayant montré de l'étonnement, Messire *Conrard* fit apeler le Cuifinier, & lui demanda ce qu'étoit devenue l'autre cuisse. Le Vénitien, naturellement menteur, répondit effrontément que les grues n'avoient qu'une jambe & une cuisse. Crois-tu donc que je n'ai jamais vu d'autres grues que celle-ci? — Ce que je vous dis, Monsieur, est à la lettre; & si vous en doutez encore, je me fais fort de vous le prouver dans celles qui sont en vie. Tout le monde se prit à rire de cette réponse; mais *Conrard* ne voulant pas faire plus grand bruit à cause des étrangers qu'il avoit à sa table, se



DE BOCACE. 35

contenta de répondre au lourdaut ; puisque tu te fais fort, coquin , de me montrer ce que je n'ai jamais vu ni entendu dire, nous verrons demain si tu tiendras ta parole ; mais parbleu si tu ne le fais pas, je t'assure que tu te souviendras long-temps de ta bêtise & de ton opiniâtreté ; qu'il n'en soit à présent plus question : retire-toi.

Le lendemain Messire *Conrard*, que le sommeil n'avoit point calmé, se leva à la pointe du jour, le cœur plein de ressentiment contre son Cuisinier. Il monte à cheval, le fait monter sur un autre pour qu'il le suive, & va vers un ruisseau, sur le bord duquel on voyoit toujours des grues au lever de l'aurore. Nous verrons, lui disoit-il en chemin, de

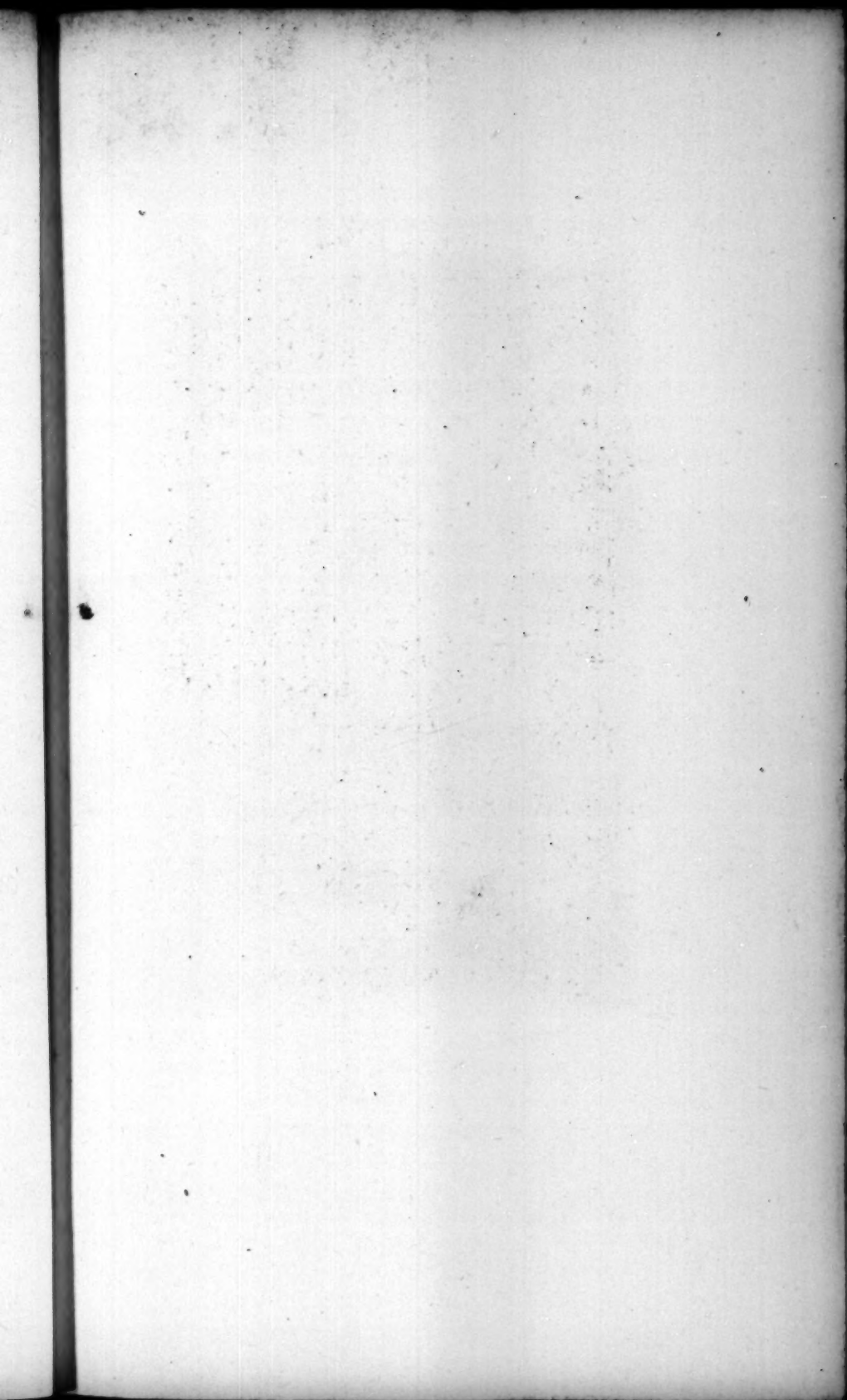
temps en temps , d'un ton de dépit , nous verrons lequel de nous à raison. Le Vénitien voyant que son maître n'étoit pas revenu des premiers mouvemens de sa colère , & qu'il alloit se trouver confondu , ne savoit comment faire pour se disculper. Il auroit volontiers pris la fuite s'il eût osé , tant il étoit épouvanté des menaces du Gentilhomme. Mais le moyen , n'étant pas le mieux monté ? Il regardoit donc de tous côtés , croyant que tous les objets qu'il apercevoit étoient autant de grues qui se soutenoient sur deux pieds. Arrivez assez près du ruisseau , il fut le premier à en voir une douzaine toutes appuyées sur un pied , comme elles font ordinairement quand elles dorment. Il les montre aussi-tôt à son

maître, en lui disant : Voyez donc , Monsieur , si ce que je vous disois hier au soir n'est pas vrai : regardez ces grues , & voyez si elles ont plus d'une jambe & d'une cuisse. Je vais te faire voir qu'elles en ont deux , répliqua Messire *Conrard* ; attends un peu ; & s'étant plus approché , il se mit à crier , hou ! hou ! hou ! A ce bruit les grues de s'éveiller , de baisser l'autre pied , & de prendre ensuite la volée. Hé bien , maraut , dit alors le Gentilhomme , les grues ont-elles deux pieds ? Que diras-tu maintenant ? Mais , Monsieur , répartit *Quinquibio* qui ne savoit plus que dire , mais vous ne criâtes pas hou , hou , hou , à celle d'hier au soir ; car si vous l'aviez fait , elle auroit mis à terre comme

38 CONTES DE BOCACE.

celles-ci l'autre pied. Cette réponse ingénue plut si fort à Messire *Conrard*, qu'elle défarma sa colère; & ne pouvant s'empêcher d'en rire: Tu as raison, *Quinquibio*, lui dit-il, j'aurois dû vraiment faire ce que tu dis: va je te pardonne; mais n'y reviens plus. C'est ainsi que par une répartie tout-à-fait plaisante, le Cuisinier esquiva la punition, & fit sa paix avec son maître.







J. 6.

N. 5<sup>e</sup>



Gravelot del.

Vidal sculp.



## NOUVELLE V.

*Rien de plus trompeur que la mine.*

---

**L**A RÉPARTIE du Cuisinier Vénitien fit beaucoup rire la Compagnie. La REINE voyant que Madame *Néiphile* n'avoit rien à dire, ordonna à *Pamphile* de commencer son récit. *Pamphile* obéit sur le champ, & voici comment il s'exprima.

De même que la Fortune place dans des professions viles des gens d'un grand mérite, comme nous l'a fait voir Madame *Pampinée*, de même la Nature se plaît quelquefois à loger de grands & sublimes esprits

dans de vilains corps. On en a vu un exemple , entre autres , dans deux de nos Concitoyens , dont je vais vous entretenir en peu de mots.



MESSIRE *Forêt de Rabata* étoit un petit homme fort mal fait , ayant le visage plat & le nez camus comme celui d'un chien terrier : il étoit en un mot si affreux , que l'eût-on comparé au plus difforme des (a) *Baronchi* , on l'auroit encore trouvé fort laid. Cependant avec sa difformité , il fut un si grand Jurisconsulte , que

---

( a ) Nom d'une famille de Florence , toute composée de gens laids & difformes , s'il faut en croire *Bocace* , qui le dit dans la Nouvelle suivante.

## DE BOCACE. 41

les Savans de son temps l'ont regardé comme un code vivant de Droit civil.

*Giotto* (1), fameux Peintre, n'étoit guère moins laid. Celui-ci avoit une imagination si vive pour saisir tous les rapports des objets, pour en rendre les moindres nuances, que ses ouvrages faisoient illusion, & qu'on prenoit pour la nature ce qui n'en étoit qu'une imitation, tant son pinceau étoit énergique & plein de vérité. C'est lui qui ressuscita la peinture de l'état de langueur & de barbarie où l'avoient plongée des peintres sans goût & sans talent, plus jaloux de charmer les yeux des ignorans & de gagner de l'argent, que de plaire aux connoisseurs & d'acquiescer de la gloire : aussi le regarde-

t-on comme une des lumières de l'École Florentine. Ce qui relevoit infiniment son mérite, étoit une modestie fort rare dans les gens de son état. Il avoit l'ambition d'être le Prince des Peintres, & néanmoins il ne vouloit point qu'on lui donnât seulement le nom de Maître. Mais son humilité ne faisoit qu'augmenter l'éclat de ses talens, qui lui attiroient chaque jour des envieux parmi les autres Peintres, & même parmi ses propres Éleves.

Ces deux hommes aussi mal faits, & d'une figure aussi désagréable l'un que l'autre, avoient leur bien à un Village près de Florence, nommé Maguel. Après y avoir passé quelques jours de la belle saison, comme ils s'en retournoient à Florence, ils



se rencontrèrent à moitié chemin ,  
aussi mal montés & aussi mal habillés  
l'un que l'autre. Tandis qu'ils che-  
minoient ainsi ensemble au petit pas ,  
ils furent surpris par une de ces grosses  
pluies d'été qui viennent tout-à-coup  
& finissent quelquefois de même.  
Pour se mettre à couvert , ils entrè-  
rent dans la chaumière d'un paysan  
qu'ils connoissoient. Cependant la  
pluie ne discontinuoit point. Impa-  
tientes d'attendre , & voulant arriver  
de jour à la Ville , ils empruntè-  
rent chacun à ce paysan un vieux men-  
teau de bure grise , & un méchant  
chapeau , ne trouvant rien de meil-  
leur , & se remirent en chemin. Après  
avoir marché quelque temps fort  
mouillés & fort crotés , l'orage se  
dissipa. Messire *Foret* écoutant *Giotto*

qui étoit beau parleur , s'avisa de le regarder avec affectation de pied en cap ; & le trouvant si laid & si mal accoutré , sans songer qu'il n'étoit pas plus beau lui-même , il se mit à rire & lui dit : Pensez-vous que si nous rencontrions à présent quelqu'un qui ne vous eût jamais vu ni connu , il vous prît pour le plus excellent Peintre du monde ? Oui , Monsieur , répliqua *Giotto* dans le moment , s'il pouvoit croire en vous examinant des pieds jusqu'à la tête , que vous savez seulement votre a , b , c. Le Jurisconsulte se voyant battu des mêmes armes dont il avoit attaqué son compagnon de voyage , demeura bouche close , & reconnut son imprudence. Cette anecdote , dont je puis garantir la vérité , nous apprend

qu'il ne faut jamais railler les autres,  
quand on fournit soi-même matière  
à la raillerie.

---



---

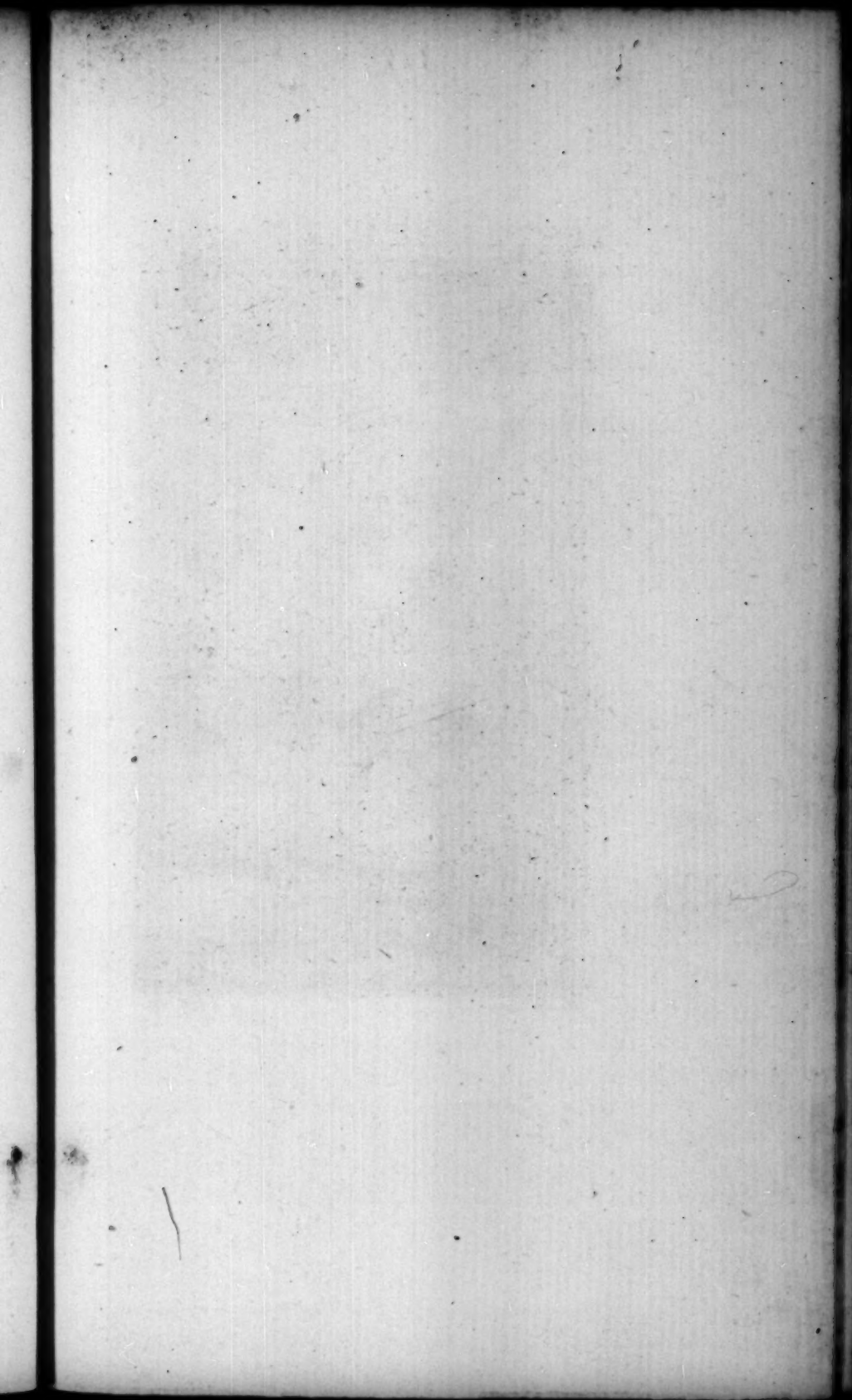
### NOTE.

(1) *GIOTTO* n'est pas un nom supposé & romanesque, mais bien celui d'un fameux Peintre de Florence, mort dans cette Ville en 1336, dans un âge fort avancé. Il fut ami du *Dante* & de *Pétrarque*, qui ont célébré ses grands talens dans leurs vers. On ignore le temps de sa naissance : on sait seulement qu'elle fut fort obscure comme celle de presque tous les plus fameux Artistes ; & que le célèbre *Cimabué*, Fondateur de l'École Florentine, l'ayant rencontré à la campagne qui gardoit les troupeaux, & qui en les regardant paître les dessinait sur une brique, le demanda à ses propres parens, & le mit au nombre de ses Éleves. *Giotto* fit de tels progrès, qu'après la mort de *Cimabué*, il passa pour le plus habile peintre de l'Europe. Il fut appelé

## 46 CONTES DE BOCACE.

à Avignon par le Pape *Clément V*, qui le combla d'honneurs & de présens, & l'avoit été à Rome quelque temps auparavant par *Benoît XI*. On rapporte que ce dernier Pape voulant éprouver le mérite des Peintres Florentins, pour faire travailler les plus habiles à l'Eglise de *Saint Pierre*, envoya un connoisseur pour rapporter un dessein de chacun. *Giottò* qui étoit d'un caractère jovial & facétieux, se contenta de faire sur du papier, à la pointe du pinceau & d'un seul trait, un cercle aussi parfait que s'il eût employé le compas. Cette sûreté de main donna au souverain Pontife une si grande idée de son talent, qu'il l'employa de préférence à tout autre. Cette anecdote a donné lieu au proverbe Italien : *Tu sè più tondo che l'o di Giotto*, pour dire votre esprit est obtus, peu subtil.







J. 6.

N. 6.<sup>e</sup>



Kisen inv.

Vidal dir.



## NOUVELLE VI.

### *La Gageure.*

---

**L**ES DAMES rioient encore de la prompte & sage répartie de *Giotto*, lorsque la REINE commanda, par un signe, à Madame *Flamette* de parler. Cette Dame obéit, & commença ainsi :

*Pamphile*, en parlant des *Baronchi*, que vous ne connoissez peut-être pas de vue, m'a fait souvenir d'une anecdote non moins plaisante que celle que vous venez d'entendre : elle vous prouvera combien la Noblesse de cette famille est ancienne.

Cette Nouvelle n'est point étrangère au sujet que nous traitons. La voici.



IL Y A FORT PEU de temps qu'on connoissoit à Florence un jeune homme nommé *Michel Scalse*. Il avoit l'esprit si enjoué , si fécond en facéties de toute espèce , que la jeunesse de la Ville recherchoit avec empressement sa société. Un jour qu'il étoit à Montigni , avec plusieurs de ses amis , la conversation tomba sur l'ancienneté & la Noblesse des maisons de Florence. Les uns disoient que celle des *Uberti* méritoit la préférence à cet égard ; les autres prétendoient que c'étoit la maison des *Lamberti* ; un autre soutenoit qu'il y en avoit de plus anciennes que celle-là , & les nommoit ;

## DE BOCCACCIO. 49

nommoit : chacun , en un mot , parloir selon son idée & son intérêt.

*Scalfe* , après avoir entendu leurs divers sentimens , vous êtes tous dans l'erreur , leur dit-il en souriant , & vous ne savez ce que vous dites. Je prétends moi , que la famille la plus ancienne , & par conséquent la plus noble , non-seulement de Florence , mais du monde entier , ou du moins , pour ne pas exagérer , de toute la Toscane , est la famille des *Baronchi*. Tous les Savans & tous ceux qui les connoissent comme moi , sont de mon sentiment. Afin que vous ne confondiez point , je parle des *Baronchi* , nos voisins , qui logent près de Notre-Dame la Majeure.

Les compagnons de *Scalfe* , qui avoient d'abord cru qu'il vouloit

parler de quelques *Baronchi* qu'ils ne connoissoient point, voyant qu'il étoit question de ceux qu'ils connoissoient pour n'être pas d'une famille fort ancienne, se mirent à rire, & lui demandèrent s'il disoit cela sérieusement. Nous connoissons aussi bien que toi les *Baronchi*, & c'est nous prendre pour des bêtes, que de nous dire qu'ils sont les plus anciens Nobles de la Ville. Eh! bien Messieurs, vous ne les connoissez pas, répliqua-t-il, puisque vous n'êtes point de mon avis. Au reste, je vous prends si peu pour des bêtes, & je suis si persuadé de la vérité de ce que j'avance, que je suis prêt de gager avec qui voudra, le souper pour nous six, & de m'en rapporter même à la décision de qui bon vous



## DE BOCACE. 51

semblera. La gageure acceptée par un nommé *Neri Vanniri*, on convint de s'en rapporter au jugement de *Pierre* le Florentin, dans la maison de qui ils étoient. Ils vont tous le joindre dans l'instant, pour avoir le plaisir de voir perdre *Scalfe*, & de le bien badiner.

Le maître du logis étoit, quoique jeune, un homme sage & de grand sens. Après avoir entendu *Néri*, il se tourne vers son adversaire, & lui demande comment il prouvera ce qu'il avance. Je le prouverai si bien, que vous serez forcés d'avouer, vous & les autres, que j'ai raison. Puis il ajouta : Plus une famille est ancienne, plus elle est noble, de l'aveu de ces Messieurs : or, la famille des *Baronchi* est la plus ancienne de Florence ;

donc elle est la plus noble de toutes. Il ne me reste donc , pour gagner la gageure , qu'à prouver l'ancienneté des *Baronchi*. Voici ma preuve. Tous les hommes sont l'ouvrage de notre Seigneur. On voit évidemment qu'il a fait les *Baronchi* , lorsqu'il n'étoit encore qu'apprentif Peintre ; & qu'il n'a fait les autres hommes qu'après qu'il est devenu maître dans l'art de la peinture. Pour vous en convaincre , comparez les *Baronchi* aux autres hommes : vous trouverez de la justesse , de la proportion , de la régularité dans les traits de ceux-ci , tandis que ceux-là ne vous paroîtront qu'ébauchés. Et véritablement , l'un a le visage long & étroit , l'autre démesurément large : celui-ci est camus , celui-là a un nez d'un pied de long :

l'un a le menton long & crochu , une mâchoire d'âne ; l'autre l'a court & plat , & sa figure ressemble au minois d'un singe. Il en est dans cette famille qui ont un œil plus gros ou plus bas que l'autre : enfin les visages de ces Messieurs ressemblerent à ceux que font les enfans qui commencent à dessiner. Il est donc clair que notre Seigneur n'étoit pas grand Peintre quand il les fit ; d'où vous devez nécessairement conclure qu'ils sont plus anciens , & par conséquent plus nobles que les autres hommes.

*Pierre* le juge , *Néri* le parieur , & tous les autres , se rappellant que les *Baronchi* étoient tels qu'on venoit de les dépeindre , rirent aux éclats d'un si plaisant argument , & convinrent , d'une voix unanime , que *Scalfe*

#### 34. CONTES DE BOCACE.

avoit gagné. On ne se lassoit point de crier, en se retirant, il a raison, il a raison, les *Baronchi* sont les plus anciens & les plus Nobles de Florence. D'où je conclus moi, que lorsque *Pamphile* a voulu exprimer la laideur amere de Messire *Foret*, il ne pouvoit donner une plus forte idée de sa difformité, qu'en disant qu'il auroit encore paru laid auprès de l'un des *Baronchi*.







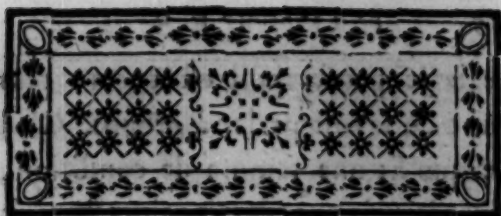
J. 6.

N. 7.<sup>e</sup>



Gravelot inv.

Vidal dir.



## NOUVELLE VII.

*La Femme adultère, ou la Loi  
réformée.*

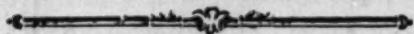
---

**M**ADAME FLAMETTE avoit déjà fini son récit, & l'on rioit encore du singulier argument dont s'étoit servi *Scalse* pour ennoblir par-dessus tous les autres les *Baronchi*, lorsque la REINE commanda à *Philostrate* de débiter sa Nouvelle.

MES BELLES DAMES, dit alors ce jeune Amoureux, il est beau, sans doute, de savoir toujours bien parler;

D iv

mais je pense qu'il est encore plus beau de savoir parler à propos. C'est ce que fit une femme de condition, dont je vais vous entretenir : elle parla si à propos & si bien, dans un cas très-urgent, que non-seulement elle fit rire tous ceux qui l'entendirent, mais qu'elle évita, par ce moyen, la mort qui la menaçoit, comme vous l'allez voir.



DANS LA VILLE de Prato, il y avoit autrefois contre les femmes, une loi bien rigoureuse, pour ne pas dire injuste & cruelle. Par cette loi, celles qui étoient surprises par leurs maris en adultère, devoient être brûlées vivantes sans miséricorde. Il n'y avoit pas long-temps que cette dure loi

avoit été publiée, lorsqu'une Dame nommée *Philippe*, jeune, jolie, & de complexion fort amoureuse, fut surprise une nuit dans sa chambre, par *Renaut de Bugliési* son mari, entre les bras d'un jeune homme, & beau Gentilhomme de la même ville, nommé *Lazarin Quassaglioti*, qu'elle aimoit plus que sa propre vie. Le mari, justement indigné d'un tel affront, eut toutes les peines du monde de retenir son ressentiment, qui le poussoit à les tuer l'un & l'autre; mais la crainte qu'il eut pour sa propre vie, l'empêcha de tenter l'aventure. Il crut d'ailleurs qu'il seroit assez vengé par la mort de l'infidèle; & comme il avoit autant de preuves qu'il lui en falloit pour prouver le délit, il alla dès la pointe du jour,

sans prendre conseil de personne , l'accuser devant le juge , & la fit assigner. Les parens & les amis de la Dame , qui la regardoient déjà comme une femme perdue sans ressource , lui conseillèrent de ne pas comparoître , & de prendre la fuite : mais comme elle avoit l'ame grande & courageuse , ainsi que l'ont ordinairement les personnes qui savent bien aimer , elle préféra de mourir en héroïne , après avoir confessé la vérité , plutôt que de vivre honteusement en exil , & de faire voir par cette fuite , qu'elle étoit indigne d'un Amant aussi aimable que celui avec lequel elle avoit été surprise. Elle parut donc devant le Juge , accompagnée d'un grand nombre de personnes de l'un & de l'autre sexe , qui



l'exhortoient à nier le fait ; & lui demanda avec un visage serein & d'un ton ferme ce qu'il vouloit d'elle. Le Juge la voyant jeune & belle , & jugeant par sa fermeté qu'elle n'avoit pas moins de grandeur d'ame que d'agrément & de beauté , commença à s'intéresser à son sort , à craindre qu'elle n'avouât le fait , & qu'en conséquence il ne fût obligé de la condamner à mort. Ne pouvant toutefois différer l'interrogatoire , il lui dit en Avocat plutôt qu'en Juge : Votre mari , Madame , que vous voyez ici présent, se plaint de vous, & dit qu'il vous a surpris en adultère. Il demande que vous soyez punie selon la loi ; mais je ne puis vous condamner , si vous ne confessez vous même le crime. Voyez maintenant ce que

vous avez à répondre, & dites-moi ce qui en est. Il est vrai, Monsieur, répondit-elle, sans rien rabattre de sa fierté, que *Renaut* est mon mari, & qu'il m'a trouvée entre les bras de *Lazarin*, que j'aime & que j'estime de tout mon cœur : je n'ai garde de nier un pareil fait. Mais, Monsieur, vous êtes trop éclairé pour ne pas savoir que les loix qu'on crée dans un État, doivent être communes aux délinquans, ou faites du moins avec le consentement des personnes qu'elles touchent de plus près. C'est ce qu'on n'a point pratiqué dans la création de celle dont il s'agit. Non-seulement elle n'est que contre nous autres, malheureuses femmes, qui, en amour pouvons pourtant beaucoup mieux que les hommes, satisfaire à plusieurs ;

## DE BOCACE. 61

mais même aucune femme n'a été consultée lorsqu'on la créa, & aucune ne l'a acceptée. Cette loi ne peut donc qu'être injuste & mauvaise. Si vous voulez l'exécuter aux dépens de ma vie & de votre conscience, vous en êtes le maître; mais avant de prononcer, je vous supplie de m'accorder une grace; c'est de demander à mon mari, si toutes les fois qu'il a voulu goûter avec moi les plaisirs amoureux, je me suis jamais refusée à ses desirs. *Renaut*, sans attendre que le Juge lui fît cette question, répondit que cela étoit vrai; qu'il ne pouvoit que louer la bonne volonté & la complaisance de sa femme sur cet article. La Dame reprenant aussitôt la parole, dit au Juge : Je vous demande donc, Monsieur, après que

mon mari a pris de moi tout ce qu'il a voulu , & qui lui étoit nécessaire , ce que je devois & ce que je dois faire du reste ? Falloit-il le jeter aux chiens ? N'étoit-il pas plus raisonnable d'en gratifier un Gentilhomme aimable , qui m'aime plus que lui-même , que de le laisser perdre ou gâter ?

Cette affaire avoit fait un si grand bruit , qu'elle avoit attiré au Palais presque tous les habitans de Prato. Une si plaisante apologie fit rire tous les assistans , qui crièrent tous d'une voix , que Madame *Philippe* avoit raison : de sorte qu'avant qu'on sortît , la loi , par l'avis du Juge , fut interprétée , modifiée , disant qu'elle devoit seulement s'entendre des femmes qui , pour de l'argent ou

DE BOCACE. 63

pour un sordide intérêt, seroient infidèles à leurs maris. *Renaut*, confus d'avoir échoué dans sa folle entreprise, se retira au bruit des huées & la Dame, délivrée de la peine du feu, s'en retourna triomphante dans sa maison.







## NOUVELLE VIII.

*La Mignarde ridicule.*

---

LE COMMENCEMENT de la Nouvelle de *Philstrate* avoit causé un peu de honte aux Dames de la Compagnie : la rougeur qui leur monta au visage en étoit un vrai signe ; mais s'étant un peu aguerries, elles se regardèrent réciproquement, ne purent s'empêcher de sourire, & finirent par l'écouter avec plaisir. Quand le récit en fut achevé, la REINE se tourna du côté de Madame *Émilie*, & lui commanda de raconter la sienne.

Cette

J. 6.

N. 8<sup>e</sup>



Gravelet inv.

Vidal dir.



CONTES DE BOCACE. 65

Cette Dame poussa aussi-tôt un long soupir , comme si elle venoit de s'éveiller , & parla ainsi :

MES CHÈRES DAMES , comme j'ai été pendant quelque temps livrée à des réflexions qui ont porté mon esprit loin de cette aimable assemblée , à qui j'en demande pardon , je vous prie de ne pas vous offenser de la brièveté de ma Nouvelle. Je vous prierois même de vouloir bien m'en dispenser , s'il étoit possible ; mais puisqu'il faut absolument obéir aux ordres de notre Souveraine , je vais vous entretenir comme je le pourrai , de la sote délicatesse d'une jeune Demoiselle , & vous rapporter un mot plaisant & fort bien placé , qui lui fut dit par son oncle , & dont elle auroit pu faire sont profit , si

elle eût eu assez d'intelligence pour en comprendre le sens & s'en faire l'application.



**F**RESCO DE CHELATICO avoit une Nièce à laquelle on avoit donné par mignardise le nom de *Fanchonnette*. Elle étoit jolie , bien faite , & avoit un air assez noble ; mais ce n'étoit pourtant pas de ces jolies femmes qu'on revoit toujours avec un nouveau plaisir : au contraire , son orgueil & sa fierté la rendoient souvent insupportable. Elle se donnoit même les airs de dédaigner les hommes , de mépriser les femmes , de ne trouver rien d'aimable dans les autres , sans considérer qu'elle avoit plus de défauts que personne. Impertinente ,



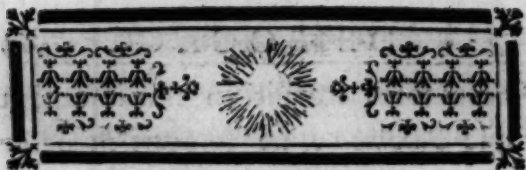
inquiète , capricieuse ; on ne faisoit jamais rien qui fût à son gré. Avec un esprit contrariant au suprême degré , & beaucoup d'autres défauts , elle ne laissoit pas de s'estimer autant & plus que si elle eût été une Princesse du Sang Royal de France. Quand elle sortoit , tout l'infectoit , & elle avoit presque toujours le mouchoir au nez : en un mot , c'étoit une précieuse ridicule dans toutes les regles. Un jour étant sortie & rentrée dans le même quart-d'heure , & poussant mille petites exclamations de dédain , qu'elle accompagnoit d'autant de grimaces affectées , elle alla s'asseoir auprès de son oncle. D'où vient donc , *Fanchonnette* , lui dit-il , qu'aujourd'hui , jour de Fête , vous voilà si tôt de retour ? Je n'ai rien vu qui

me plaîse, mon oncle, répondit-elle d'un air mignard. Je n'aurois jamais cru qu'il y eût en cette Ville autant d'hommes si mal bâtis, & autant de femmes si maussades que j'en ai rencontré aujourd'hui. Tout ce qui s'est offert à ma vue m'a paru vilain & dégoûtant ; & comme il n'y a personne au monde à qui les objets désagréables donnent plus d'ennui qu'à moi, je suis rentrée pour ne les point voir. *Fresco* qui ne pouvoit plus souffrir les affectations de sa nièce, lui dit d'un air sérieux, puisque les personnes désagréables te déplaisent si fort, le moyen, ma fille, de t'épargner ce chagrin, est de ne te regarder jamais au miroir. Cette Demoiselle, dont l'ignorance & la bêtise égaloient la vanité, & qui

DE BOCACE 69

néanmoins croyoit en favoir autant  
que *Salomon* , ne comprit point ce  
que vouloit dire son oncle , & elle  
lui répondit qu'elle vouloit se mirer  
comme les autres ; & elle demeura  
bête & mignarde toute sa vie.





## NOUVELLE IX.

*Le Philosophe Épicurien.*

---

**A** PEINE Madame *Émilie* eut-elle fini sa petite Nouvelle, que la REINE, qui ne vouloit pas violer le privilège de *Dionéo*, voyant qu'il ne restoit plus qu'elle à parler, commença ainsi :

Je puis vous assurer, MES AIMABLES DAMES, que vous m'avez volé tout au moins deux Nouvelles, dont je me propoisois de vous raconter la plus amusante. Il m'en reste par bonheur une autre qui n'a pas encore été

J. 6.

N. 9<sup>e</sup>



Gravelot inv.

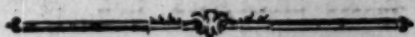
Vidal del.





CONTES DE BOCACE. 71

dite. Vous y trouverez un bon mot ,  
le plus piquant & le plus énergique  
que je connoisse.



IL Y AVOIT autrefois à Florence plu-  
sieurs belles & louables coutumes ,  
que l'ambition & l'amour des ri-  
chesses en ont entièrement bannies.  
Par une de ces coutumes, entr'autres  
il y avoit dans chaque quartier une  
coterie composée de personnes choi-  
sies. Chaque membre de cette société  
donnoit à son tour un repas à ses ca-  
marades , où il étoit permis d'inviter  
des étrangers de mérite , quand il  
s'en trouvoit dans la Ville. Tous ceux  
de la coterie s'habilloient , au moins  
une fois l'an , d'une manière uni-  
forme ; & les plus nobles & les plus

riches se promenoient ensemble à cheval dans les rues, & donnoient quelquefois des tournois ou d'autres spectacles analogues aux exercices militaires.

Parmi ces différentes coteries, on distinguoit celle de Messire *Brette Brunelesqui*, dans laquelle il avoit voulu attirer un jeune homme nommé *Guido*, fils de Messire *Cavalcanti*. Il n'oublia rien pour faire cette bonne acquisition, parce qu'il connoissoit tout le mérite de ce jeune homme, qui a beaucoup d'esprit, joignoit l'amour des Sciences & de la Philosophie. Mais ce n'étoit pas là ce qui le faisoit le plus rechercher de Messire *Brette* & des autres personnes de la coterie. *Guido* étoit naturellement fort enjoué, beau parleur,

extrêmement honnête, habile à toute sorte d'exercices, faisant toutes choses avec beaucoup plus de grace & de facilité que les autres, fort riche, & l'homme du monde qui savoit le mieux distinguer le mérite & lui rendre hommage. Tout ce qu'on fit pour l'engager d'entrer dans cette coterie n'ayant pas réussi, *Brette* & ses compagnons s'imaginèrent que l'amour de la Philosophie lui faisoit préférer la solitude à la société. Comme il passoit pour avoir beaucoup d'estime pour *Épicure*, & pour tenir un peu au sentiment de ce Philosophe, ceux qui n'étoient pas d'humeur à lui rendre justice, disoient qu'il n'étudioit que pour se convaincre qu'il n'y a point de Dieu.

Ce jeune Philosophe revenant un

jour de l'Église de *Saint-Michel d'Orte*, passa par les cours des *Adimari*, & aboutit à l'Église de *Saint-Jean* qui étoit pour lors environnée de ces tombeaux de marbre qu'on voit aujourd'hui à *Sainte Réparée*. Il s'arrêta devant ces mausolées, & lisait diverses épitaphes, lorsqu'il fut apperçu par Messire *Brette*, qui traversoit à cheval, avec sa compagnie, la place de *Sainte Réparée*. *Brette* ne l'eut pas plutôt vu, au milieu de ces tombeaux, qu'il proposa à ses compagnons d'aller l'agacer. Ils piquent des deux comme s'ils eussent voulu l'affaillir, & sont presque sur lui avant qu'il ait eu le temps de les voir. Pourquoi refuses-tu, *Guido*, lui dirent-ils en l'abordant, d'entrer dans notre coterie? Crois-tu pouvoir



trouver des raisons suffisantes pour anéantir l'existence de Dieu ; & quand tu y réussirois , en seras-tu plus avancé ? *Guido* se voyant surpris & enveloppé : Je suis chez vous, Messieurs, leur dit-il, vous pouvez violer les droits de l'hospitalité, & me faire tout ce qu'il vous plaira. Comme il étoit fort agile, il s'appuie aussi-tôt d'une main sur un de ces tombeaux assez élevé, & prenant son élan, il se jette d'un saut de l'autre côté, & se retire tranquillement.

Les Cavaliers se regardant l'un l'autre un peu surpris du saut qu'ils avoient vu faire, s'écrièrent, est-ce donc là l'homme dont on vante tant l'esprit & le savoir ? Et où est la justesse de sa réponse ? Il est chez nous,

dit-il ; le lieu où il est ne nous appartient pas plus qu'à lui & qu'aux autres Citoyens ; il est commun à tout le monde. Il faut sans doute qu'il ait perdu l'esprit. C'est vous qui l'avez perdu , dit alors Messire *Brette* , si vous ne comprenez pas ce qu'il vient de dire. Il nous a dit honnêtement & en peu de mots , l'injure du monde la plus piquante. Ces tombeaux , si vous y faites attention , sont les maisons des morts ; & quand il dit que c'est notre maison , il veut nous faire entendre que nous & les autres ignorans sommes semblables aux morts , en comparaison de lui & des autres Savans. Il a pu donc dire à cet égard qu'il étoit chez nous.

Chacun comprit alors le sens des paroles de *Guido* , & chacun en eut

DE BOCACE. 77

un peu de confusion. Aucun d'eux  
n'eut jamais plus envie de l'agacer,  
& *Brette* passa toujours dans leur es-  
prit pour un homme doué d'un bon  
entendement.





## NOUVELLE X.

*Le Frère quêteur ,  
ou le Charlatanisme des Moines.*

---

**D**IONE O voyant que chacun avoit dit sa Nouvelle , n'attendit pas l'ordre de la REINE pour conter la sienne. Il pria ceux qui louoient encore le bon mot du Philosophe *Guido* de faire silence , après quoi il commença ainsi :

Quoiqu'on m'ait laissé la liberté de vous entretenir des objets que je jugerai les plus convenables & les plus propres à vous amuser , je ne m'écarterai point aujourd'hui du sujet

J. 6.

N. 10.<sup>e</sup>



Gravé par J. B.

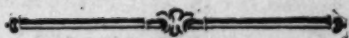
Vidal del.





proposé par notre Souveraine. Mon dessein est donc, MES BELLES DAMES , de vous raconter de quelle manière un Moine de l'Ordre de *Saint Antoine* se tira d'un piège que lui avoient malignement tendu deux de ses compagnons de bouteille, & par quelle présence d'esprit il sut éviter la honte que ces deux jeunes gens croyoient lui avoir ménagée. Si pour vous mettre bien au fait de toutes les circonstances de cette Nouvelle, vous me trouvez un peu long, je vous prie de considérer que le soleil n'est qu'au milieu de son cours, & que par conséquent le temps de la promenade est encore fort éloigné.





CERTALDE, comme vous pouvez l'avoir ouï-dire, est un village de la vallée d'Else, dépendante de l'état de Toscane. Quoique ce Village soit aujourd'hui fort peu considérable, il n'a pas laissé d'être autrefois habité par un grand nombre de Gentilshommes & de gens aisés. Un Religieux de *Saint Antoine*, nommé Frère *Oignon*, & conventuel de Florence, avoit coutume d'y aller tous les ans une fois, pour y recueillir les aumônes des fots & des imbécilles. Il s'y rendoit d'autant plus volontiers, qu'il trouvoit la quête abondante, & qu'il y étoit bien reçu, moins pour l'estime qu'on faisoit de sa personne, qu'à cause peut-être du nom qu'il portoit

portoit, parce que le terroir de ce canton produit les meilleurs oignons de toute la Toscane. Ce Frère *Oignon* d'une petite taille, au visage enluminé, au poil roux, avoit l'humeur fort enjouée & quelquefois un peu gaillarde. Il étoit dans le fonds fort ignorant; mais il parloit si bien & si facilement, que qui ne l'auroit pas connu de près, l'auroit pris pour un grand Orateur, pour ne pas dire pour un *Cicéron* ou pour un *Quintilien*: aussi étoit-il aimé & bien reçu de tous les gens du pays.

Étant donc allé à Certalde, selon sa coutume, au mois d'Août, un Dimanche matin, vers l'heure que le Peuple des environs venoit à la Messe de la Paroisse, il s'avança proche la porte de l'Eglise, & parla en ces

termes aux hommes & femmes qui y étoient assemblés : Vous savez, Messieurs & Dames , que vous êtes dans l'usage de donner tous les ans aux pauvres Religieux de *Saint Antoine* , de vos bleds & de vos revenus , les uns peu , les autres beaucoup , chacun selon ses facultés & sa dévotion , afin que le bienheureux *Saint Antoine* ait soin de votre bétail ; vous avez même accoutumé de faire chaque année du bien à ceux qui sont affiliés à notre Congrégation. Je viens donc ici , par l'ordre de mon Supérieur , recueillir les effets de votre charité ordinaire : ainsi donc par la grace de Dieu , vous êtes avertis de vous rendre ici cette après-midi aussi-tôt que vous entendrez le son des cloches ; je vous prêcherai & ferai baiser



DE BOCACE. 85

la Sainte Croix , selon la manière accoutumée , dans ce même endroit devant la porte de l'Eglise ; & parce que je vous connois très-dévots à Monsieur le Baron *Saint Antoine* , mon patron , je vous montrerai par grace spéciale une très-belle & très-sainte Relique que j'ai jadis apportée moi-même de la Terre-Sainte. C'est une des plumes de l'Ange *Gabriel*. Il la laissa tomber dans la chambre de la Vierge *Marie* , quand il vint lui annoncer qu'elle concevrait & enfanteroit le Sauveur du monde.

Après cet avertissement , le bon Religieux prit congé de l'assemblée , & entra dans l'Eglise pour y entendre la Messe.

Pendant ce temps-là , deux drôles fins & découplés , l'un appelé *Jean*

F ij

de la Bragonière , l'autre *Blaise Pif-  
fin* , qui avoient entendu ce qu'il ve-  
noit de dire au Peuple assemblé , com-  
plotèrent de lui faire pièce , quoi-  
qu'ils fussent de ses amis & de sa com-  
pagnie. La plume prétendue de l'aîle  
de l'Ange *Gabriel* les avoit fait beau-  
coup rire ; ils résolurent de la lui en-  
lever , pour jouir ensuite de son em-  
barras , quand il voudroit la montrer  
au Peuple. Frère *Oignon* dîna ce jour-  
là au Château. Quand ils furent qu'il  
étoit à table , ils se rendirent aussi-tôt  
à l'Auberge où il logeoit , & convin-  
rent que l'un amuseroit le valet du  
Moine , tandis que l'autre cherche-  
roit la plume dans le sac du Frère  
quêteur , se faisant d'avance un  
plaisir de voir la manière dont il s'y  
prendroit pour s'excuser devant ses

Auditeurs, auxquels il s'étoit engagé de la montrer.

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire que je vous fasse connoître le valet que l'ami *Blaise* s'étoit chargé d'amuser, tandis que *Jean* fouilloit dans le sac du Religieux. Vous saurez d'abord que son nom étoit analogue à sa personne. On l'appelloit *Gucchio Baléna*, comme qui diroit gros animal; plusieurs le désignoient par le nom de *Gucchio-Lourdaut*; d'autres ne le nommoient jamais que *Gucchio-Cochon*. Il avoit la figure si grotesque, que le Peintre *Lipotopo*, qui a fait tant de caricatures, n'en imagina jamais de plus singulière ni de plus bizarre. Quant à la lame, elle répondoit parfaitement au fourreau: son esprit étoit

aussi épais que son corps. Frère *Oignon* qui se plaisoit souvent à égayer ses amis des sottises de ce valet, avoit accoutumé de dire qu'il lui connoissoit neuf défauts si considérables, qu'un seul auroit suffi pour éclipser ou ternir toutes les qualités, toutes les vertus qu'on a vu briller dans *Salomon*, *Aristote*, *Séneque*, si ces grands hommes en eussent été atteints. Représentez-vous d'après cela quel homme ce devoit être que ce garçon ? Quand on demandoit à Frère *Oignon* quels étoient les neuf défauts qu'il trouvoit en lui, il répondoit par ces trois mauvais vers de sa façon :

Il est paresseux, gourmand & menteur,  
Ivrogne, médisant, voleur,  
Sans esprit, raison ni valeur.

Outre ces vices, il en a plusieurs

autres que je ne dis pas , ajoutoit le Moine. Ce qu'il y a de plus plaisant , est qu'il veut se marier par-tout où il se trouve , & louer une maison pour y établir un ménage complet : parce qu'il a la barbe noire , forte & assez bien fournie , il se croit beau garçon , & s' imagine que toutes les femmes qui le regardent sont amoureuses de lui ; & si l'on vouloit le laisser faire , il courroit après elles , comme les chiens après les lièvres. Il faut cependant convenir qu'il me sert avec beaucoup de zèle ; car personne ne me parle jamais en secret , qu'il ne veuille savoir ce qu'on me dit ; & s'il arrive que quelqu'un me demande quelque chose , il a tant de peur que je ne sache point répondre , qu'il est le premier à dire *oui* ou *non* ,



selon qu'il le juge convenable... Mais reprenons le fil de notre histoire.

Frère *Oignon* avoit laissé cet habile valet à son logis , avec ordre de prendre bien garde que personne ne touchât à son bagage , & sur-tout à la *besace* où il tenoit ses Reliques. Mais *Gucchio-Lourdaut* , qui se plaisoit plus dans les cuisines , que le rossignol ne se plaît sur les verts feuillages , sur-tout quand il savoit qu'il y avoit quelque servante , étoit descendu dans celle de l'Auberge , où il avoit vu une grosse cuisinière , mal faite , rabougrie , avec deux horribles tétasses longues & pendantes , & un visage large , ratatiné , plus hideux que celui du plus laid des *Baronchi* (a). Cette vilaine créature

---

(a) Voyez la Nouvelle VI de cette même

## DE BOCACE. 39

enfumée, suante & toute barbouillée de graisse, ne laissa pas de lui paroître ragoûtante. L'empressement avec lequel il étoit allé la joindre, fit qu'il laissa la chambre de Frère Oignon ouverte, & son petit bagage exposé à l'abandon. Quoiqu'on fût alors dans le mois d'Août, & par conséquent au fort de la chaleur de l'été, il s'assit auprès du feu, & commença d'entrer en conversation avec cette servante, qui se nommoit *Nute*. Il débuta par lui dire qu'il étoit Gentilhomme par Procureur, & qu'il avoit plus de mille ecus, sans y comprendre ceux qu'il devoit bientôt donner pour achever d'acquitter certaines dettes. Il

---

Journée : il y est parlé de la famille des *Baronchi*.

n'y eut point de bien qu'il ne lui dît de sa personne; & sans faire attention qu'il portoit un chapeau plein de crasse & rongé des bords; que son habit étoit tout déchiré, tout rapiécé de morceaux de différente étoffe; que sa culote, percée en plusieurs endroits, laissoit voir sa cuisse noire & velue comme celle d'un sanglier; que ses souliers s'en alloient en lambeaux. Il ajouta, comme s'il eût été un gros Seigneur, qu'il vouloit l'habiller tout de neuf & la retirer du service; que sans avoir de grands héritages, il se faisoit fort de lui procurer une honnête aisance : en un mot, il n'y eut point de magnifiques promesses qu'il ne lui fît. Mais comme rien n'annonçoit en lui qu'il fût en état d'en effectuer aucune, il ne réussit

## D E B O C A C E 91

qu'à se faire moquer de lui , & à passer pour un véritable fou , dans l'esprit de la servante.

*Blaise Pissin & Jean Bragonière*, ravis de trouver *Gucchio-Cochon* occupé à en conter à la Cuisinière du logis , entrèrent sans peine dans la chambre du Religieux. La première chose qui leur tomba sous la main , fut précisément la besace où étoit la plume. Ils l'ouvrent , la fouillent & trouvent une petite boîte , enveloppée dans je ne fais combien de morceaux de tafetas , & dans la boîte une plume de la queue d'un perroquet vert. Ils ne doutent point que ce ne soit celle que le Moine avoit promis de faire voir aux habitans de Cortalde , & ils s'en emparent. Il eut

été d'autant plus facile au Frère *Oignon* de persuader au Peuple de cet endroit que cette plume avoit appartenu aux aîles de l'Ange *Gabriel*, que les perroquets étoient alors peu connus : le luxe d'Égypte n'étoit point encore passé en Toscane, comme il y est venu depuis, & où il fait tous les jours tant de progrès pour le malheur de l'État. Mais quand ces sortes de plumes auroient été connues de quelques personnes, il n'est pas moins vrai qu'il eût été aisé au Moine de faire accroire aux habitants de ce canton, que celle-là avoit appartenu à l'Ange *Gabriel*. Non-seulement les oiseaux rares n'y étoient point connus, mais je suis persuadé qu'on n'y avoit jamais entendu parler



de perroquets. La pure simplicité des mœurs anciennes régnoient encore parmi eux.

Après que les deux jeunes gens eurent pris la plume, pour ne pas laisser la boîte vuide & mieux surprendre le Frère quêteur, ils s'aviserent de la remplir de charbons qu'ils trouvèrent dans la cheminée.

Ceux & celles qui avoient entendu l'avertissement de Frère *Oignon*, ne furent pas plutôt sortis de la Grand-Messe, qu'ils se hâterent d'arriver chez eux, pour en porter la nouvelle à leurs amis, parens & voisins. L'heure arrivée, on accourt en foule au lieu du rendez-vous. Quand le Moine eut dîné, & qu'il eut pris une heure de repos pour mieux digérer, instruit de la multitude de payfans qui

l'attendoit avec impatience, & dont une partie s'étoit rendue au Château pour l'engager à venir plutôt, il envoya dire incontinent à *Guccio-Balena* de sonner les clochettes, & d'apporter sa besace. Le valet avoit de la peine à quitter la cuisine & la Cuisinière, qu'il espéroit toujours de pouvoir gagner ; mais enfin il obéit.

Après que tout le Peuple fut réuni, Frère *Oignon* qui ne s'apperçut point qu'on eût touché à sa besace, commença sa Prédication, & dit mille choses sur le respect dû aux saintes Reliques. Quand il fut question de montrer la plume de l'Ange *Gabriel*, il fit allumer deux cierges, ôta son capuchon, développa tout doucement la petite boîte, & l'ouvrit

ensuite avec beaucoup de respect, après avoir dit quelques mots en l'honneur de l'Ange *Gabriel* & de sa Relique. Surpris de n'y trouver que des charbons, il fronça le sourcil de dépit; mais il ne se déconcerta pas : il ne soupçonna point son valet de lui avoir joué ce mauvais tour, parce qu'il n'avoit pas assez bonne opinion de son esprit. Il ne lui fit même point de reproches d'avoir mal gardé sa besace; il ne s'en prit qu'à lui-même d'en avoir confié la garde à un homme qu'il connoissoit si paresseux, si peu obéissant, & si dépourvu de toute espèce d'intelligence. Mais levant les yeux & les mains vers le Ciel, il s'écria de manière à être entendu de tout le monde : Bénie soit à jamais, ô mon Dieu,

ta puissance , & que ta volonté soit faite en tout temps & en tous lieux ! Après cette exclamation , il referme la boîte ; & se tournant vers le Peuple : Messieurs & Dames , leur dit-il d'un ton toujours élevé , pour que tous les Auditeurs pussent l'entendre , je dois vous dire que j'étois encore fort jeune , lorsque je fus envoyé par mon Supérieur chez les Orientaux , avec ordre de faire toutes les découvertes qui pourroient être avantageuses à notre pays en général , & à notre Couvent en particulier. Je partis de Vénise , je passai par le Bourg des Grecs , & après avoir traversé le Royaume de Garbe & de Balducque , j'arrivai quelque temps après en Parion , non sans être fort altéré , comme vous pouvez croire ;  
&

& de-là je vins en Sardaigne. Mais qu'ai-je besoin de vous détailler ici les divers pays que j'ai parcourus ? Il me suffira de vous dire , que lorsque j'eus passé le bras de Saint-George , & que j'eus traversé la Truffie & la Bouffie ( *a* ), qui sont des pays fort habités , je passai dans la Terre de Mensonge , où je rencontrai beaucoup de Moines & d'autres Ecclésiastiques qui fuyoient tous la peine & le travail , le tout pour l'amour de Dieu , & qui s'inquiétoient fort peu de la peine des autres , à moins qu'il ne leur en vînt quelque profit , ne dépensant d'autre argent dans ce pays , que de la monnoie sans coin.

---

( *a* ) On doit voir que la plupart de ces pays sont de l'invention de *Bocace*.



J'allai de-là dans la Brusse, où les hommes & les femmes vont en patins par-dessus les montagnes, où l'on est dans l'usage d'habiller les cochons de leurs propres boyaux. Un peu plus loin, je trouvai un peuple qui portoit le pain dans des tonneaux, & le vin dans des sacs. Après avoir quitté ce peuple, j'arrivai aux montagnes de Bacchus, où toutes les eaux coulent en descendant, & je pénétrai si avant dans ce pays, que je me trouvai dans très-peu de temps dans l'Inde-Pastenade où, j'en jure par l'habit que je porte, je vis voler les couteaux; chose qu'on ne sauroit croire, à moins que de l'avoir vue. *Maso del Seggio*, gros Marchand, que je trouvai là, occupé à casser des noix & à en vendre les coquilles en

## DE BOCACE.    99

détail, pourra vous confirmer cette vérité, si vous le rencontrez jamais. Quant à moi, ne trouvant pas ce que j'allois chercher par-tout, je rebroussai chemin pour ne pas voyager par eau, & revins par la Terre-Sainte, où le pain frais ne vaut que quatre deniers la livre, & où le pain chaud se donne pour rien. Je n'y fus pas plutôt arrivé, que je rencontrai le digne Patriarche de Jérusalem; qui, pour honorer l'habit du Baron Monsieur *Saint Antoine*, que j'ai toujours porté dans mes voyages, me fit voir toutes les Saintes Reliques dont il est le dépositaire. Elles étoient en si grand nombre, qu'il me faudroit trop de temps pour vous parler de toutes : cependant pour vous faire plaisir, je vous dirai un mot des plus

## F O O      C O N T E S

remarquables. Il me montra entre autres choses, un doigt du Saint-Esprit, aussi frais, aussi sain, que s'il venoit d'être coupé; le museau du Séraphin qui apparut à *Saint François*; un ongle de Chérubin; une des côtes du *Verbum Caro*; plusieurs lambeaux des habillemens de la Sainte Foi Catholique; quelques rayons de l'Étoile qui apparut aux Mages d'Orient; une petite fiole pleine de la sueur de *Saint Michel*, lorsqu'il se batit contre le Diable; la mâchoire du *Lazarre* que *Jesus-Christ* ressuscita; & plusieurs autres choses non moins curieuses. Et comme je lui fis présent de quelques Reliques que j'avois doubles, & qu'il avoit inutilement cherchées, il me donna en récompense une des dents de *Sainte-Croix*,

une petite bouteille remplie du son des cloches du magnifique Temple de *Salomon*, & la plume de l'Ange *Gabriel* dont je vous ai parlé. Il me donna aussi un des patins de *Saint Guérard de Grand-Ville*, dont j'ai fait présent depuis peu à *Guérard de Boufi*, établi à Florence, qui a beaucoup de vénération pour cette Sainte Relique : enfin il me donna des charbons sur lesquels fut grillé le bienheureux *Saint Laurent*. J'apportai toutes ces Reliques à Florence avec beaucoup de dévotion & de respect. Il est vrai que mon Supérieur ne m'a permis de les exposer en public, qu'auparavant il n'eût été bien prouvé qu'elles étoient véritablement les Reliques dont elles portoient le nom : mais depuis qu'on en est assuré par

les lettres qu'on a reçues du Patriarche de Jérusalem & par différens miracles que ces Reliques ont opéré, j'ai la permission de les faire voir ; & comme je ne veux les confier à personne, je les porte toujours avec moi. Or, vous saurez que pour conserver précieusement la plume de l'Ange *Gabriel*, je la tiens dans une petite boîte ; & les charbons qui servirent à rôtir Saint *Laurent*, je les tiens aussi dans une autre boîte, qui ressemble si fort à la première, que je les prends souvent l'une pour l'autre. C'est ce qui m'est arrivé aujourd'hui ; car croyant emporter avec moi celle où est la plume, j'ai pris celle où sont les charbons. Au reste, je ne regarde point cette équivoque comme un pur hasard ; je la



DE BOCACE. 103

considère plutôt comme un effet de la volonté de Dieu , lorsque je fais réflexion que la Fête de *Saint Laurent* est dans deux jours : ainsi la Providence a voulu , que pour réveiller en vous la dévotion que vous devez à ce Saint Martyr , & pour vous disposer à célébrer dignement sa Fête , je vous fisse voir aujourd'hui les charbons bénis qui ont servi à son martyre , au lieu de la plume de l'Ange *Gabriel* , dont la Fête est encore éloignée.

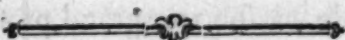
Découvrez-donc vos têtes , mes chers enfans , & venez voir avec respect cette auguste Relique. Je dois vous dire que quiconque sera marqué de ces charbons en forme de croix , le feu ne le brûlera point de toute l'année , à moins qu'il ne le sente.

Après ce discours de vrai Charlatan, il chanta un cantique à la louange de *Saint Laurent*, ouvrit la boîte, & montra à cette fote multitude, les charbons qu'elle renfermoit. Quand il eut donné le temps à tout le monde de les voir & de les admirer, chacun s'empressa de s'en faire marquer, & donna une offrande plus forte que de coutume. Frère *Oignon*, de son côté, fut libéral de croix, & n'épargna point ses charbons à marquer les habits de toile blanche des hommes, & les voiles des femmes, leur faisant entendre qu'à mesure qu'ils s'usoient dans ses doigts, ils croissoient dans la boîte, comme il l'avoit éprouvé dans une autre occasion : de sorte qu'ayant ainsi croisé tous les habitans de

## DE BOCACE. 105

Certalde , à son très-grand profit , il s'applaudit en lui-même d'avoir eu l'esprit de se moquer de ceux qui avoient cru lui faire pièce en lui dérobant la plume. Les voleurs avoient assisté à la prédication , & furent si contens de la défaite que Frère *Oignon* avoit trouvée , & de la tournure plaisante qu'il avoit donnée à la chose , qu'ils manquèrent de se démonter les mâchoires à force de rire. Quand l'assemblée fut dispersée , ils joignirent le Moine , lui apprirent ce qu'ils avoient fait , & lui rendirent sa plume , dont il ne tira pas moins de profit , l'année suivante , qu'il venoit d'en tirer des charbons.





CETTE NOUVELLE fit le plus grand plaisir à toute la Compagnie, qui s'en amusa long-temps. Le voyage de Frère *Oignon*, les prétendues Reliques qu'il avoit vues à Jérusalem, celles qu'il en avoit apportées, la sottise des habitans de Certalde, tout fournit matière à rire. Quand on se fut assez diverti du charlatanisme de ce Moine facérieux, la REINE se leva de dessus son siège; un moment après, elle ôta sa couronne, & la posa d'un air riant sur la tête de *Dionéo*. Il est temps, lui dit-elle aussi-tôt, que tu saches ce que c'est que d'avoir à gouverner des femmes: dans cette intention, je te fais Roi, & t'exhorte à nous gouverner de

manière que nous ayons toutes lieu d'être satisfaites de ton règne.

Après que *Dionéo* eut remercié Madame *Élise* de l'avoir choisi pour Souverain, il faut convenir, dit-il, que je suis un plaisant Roi, puisque celui des échets a encore plus d'autorité que je n'en ai. Certes, vous verriez beau jeu, MES BELLES DAMES, si vous étiez réellement disposées à m'obéir, comme un véritable Roi veut & doit être obéi. Je vous ferois goûter des plaisirs!.... des plaisirs, MES DAMES, sans lesquels les autres ne font rien. .... Mais laissons ces choses-là à part : je gouvernerai du mieux qu'il me sera possible.

Il fit appeler ensuite le Maître-d'Hôtel, comme on l'avoit pratiqué à chaque changement de Souveraineté,



& il lui ordonna ce qu'il devoit faire, tant que son règne dureroit. Puis se tournant vers la Compagnie, MES AIMABLES DAMES, dit-il, on a épuisé tant de sujets dans les différentes Nouvelles qu'on a racontées jusqu'à présent, que si *Licisque* ne fût venu cette après-midi, j'aurois eu de la peine à en trouver un d'amusant qui n'eût pas été déjà traité. Vous devez vous souvenir qu'elle a dit, qu'aucune de ses amies ni de ses voisines n'avoit son pucelage, le jour de ses nœces, & que non contentes de s'être amusées, étant filles, la plupart avoient encore joué de bons tours à leurs maris; ce qu'elle savoit à n'en pouvoir douter. Or, laissant de côté le premier article, je pense que l'autre peut faire la matière de nos premiers

DE BOCACE. 105

écits , & qu'il seroit difficile de trouver un meilleur sujet à traiter pour la Journée de demain : c'est pourquoi j'entends qu'on n'en choisisse point d'autre ; & j'ordonne , en ma qualité de Roi , que les Nouvelles qu'on doit raconter , pendant la durée de mon règne , ne roulent que sur les tromperies que les femmes galantes ont faites à leurs maris , soit que ces infidélités soient parvenues ou non à la connoissance de ces derniers.

Ce sujet ne parut pas honnête ; mais au contraire très-indécent à la plupart des Dames ; c'est pourquoi elles le prièrent de vouloir bien en assigner un autre. *Dionéo* ne crut pas devoir se rendre à leurs prières. Je connois , MES DAMES , leur dit-il ,

tout aussi bien que vous , ce qui est honnête & ce qui ne l'est pas. Le sujet que j'indique n'a rien qui doive offenser votre vertu ; ainsi vous me permettrez de ne point le changer. Il est très-fort permis de s'entretenir de ce que l'on veut , pourvu qu'on se conduise honnêtement. Faites attention à la corruption qui règne aujourd'hui dans presque toutes les classes de Citoyens : songez que les loix n'ont plus de frein ; que les Juges , qui devoient les faire respecter , ont abandonné leurs sièges ; qu'une affreuse licence s'est emparée de tous les esprits ; que presque personne à présent ne craint ni Dieu ni Diable ; & que l'amour de la vie, dans ce temps de calamité , est l'unique objet dont tout le monde s'est occupé.

D É B O C A C E. III

Je suis éloigné de vouloir vous porter à suivre ces malheureux exemples ; mais quand, pour vous dissiper & dissiper les autres, vous prendriez un peu de liberté dans vos propos, je ne vois pas le grand mal que vous feriez. Il vous est très-fort permis, pour égayer la conversation, de déroger quelquefois à l'austère décence que votre sexe vous impose : on ne sauroit vous en faire un crime, tant que vos actions seront honnêtes & irréprochables. Votre honneur n'a rien souffert jusqu'à présent de tout ce qu'on a pu dire d'un peu libre dans nos divers entretiens : soyez persuadées qu'il ne sera pas plus blessé de ce que nous pouvons dire encore. On connoît votre vertu : on fait que non-seulement les

## 112 CONTES

discours les plus séduifans & les plus libres ne sont pas capables de vous détourner du chemin de l'honneur, mais que la crainte même de la mort ne seroit pas capable de vous en faire écarter. Qu'avez-vous donc à redouter? J'ose vous dire, au contraire, que si l'on savoit que vous ne voulussiez point absolument vous entretenir quelquefois d'aventures gaillardes, on ne manqueroit pas de donner de mauvais motifs à cette extrême réserve. On croiroit que vous n'osez en parler, que parce que votre conduite est répréhensible à cet égard. D'ailleurs, considérez je vous prie, le bel honneur que vous me feriez, en refusant de vous conformer à ce que j'ai prescrit en qualité de Roi. Autant vaudroit



vaudroit que vous ne m'eussiez pas élu votre Souverain , si après vous avoir donné l'exemple de la plus parfaite soumission , vous ne vouliez point vous soumettre à mes ordres. Pas tant de délicatesse , je vous prie ; elle ne fut jamais plus mal placée. On ne doit rougir que de mal faire , & non de ce que les autres ont mal fait. D'où je conclus qu'il faut que vous vous disposiez à composer chacune votre Nouvelle sur le sujet que j'ai assigné , & auquel les propos de *Licisque* ont tantôt donné lieu.

Ce discours convertit les Dames ; & elles promirent de se conformer à la volonté du Roi , qui donna la liberté à chacun de faire ce qu'il jugeroit à propos , & d'aller où il

voudroit , jusqu'à l'heure du souper.

Comme ce jour là les Nouvelles avoient été fort courtes, le Soleil n'avoit tout au plus parcouru que les deux tiers & demi de sa course. *Dionéo* demeura à l'ombre, & proposa une partie de jeu au deux autres Gentishommes, qui l'acceptèrent. Tandis qu'ils jouent, Madame *Élise* tire à part les autres Dames : Depuis que nous sommes dans cette campagne, leur dit-elle, j'ai toujours eu envie de vous mener dans un endroit fort près d'ici, mais l'occasion ne s'en est point présentée. Elle est à présent favorable, puisque le Soleil est encore fort élevé. Je suis persuadée qu'aucune de vous n'a jamais été dans

DE BOCACE. 115

cet endroit , nommé *la Vallée des Dames*. Voyez si vous êtes d'humeur d'y aller. Je puis vous assurer que vous ne serez pas fâchées de l'avoir vu. Toutes les Dames répondent qu'elles le veulent bien : elles prennent donc avec elles une des Femmes - de - Chambre , & se mettent aussi-tôt en route , sans en dire mot aux trois Messieurs.

Après une demi-heure de marche , elles arrivent dans ladite Vallée où elles entrent par un sentier assez étroit , bordé d'un côté par un ruisseau très-limpide. Leurs yeux furent agréablement surpris de la beauté du lieu. Les chaleurs de la saison n'en avoient point flétri la verdure. La plaine de cette belle Vallée , selon le rapport que m'en a fait

une de ces Dames , formoit un cercle de près d'une demi-lieue de tour ; jamais l'industrie humaine n'en eût fait un plus rond , plus parfait. Ce cercle étoit bordé par six collines. Sur le sommet de chacune , on voyoit une charmante maison en forme de petit Château ; ce qui faisoit le plus beau coup-d'œil qu'il soit possible d'imaginer. Chaque colline alloit en s'étrécissant , & aboutissoit à la plaine , par une pente insensible , à la manière de nos amphithéâtres de salle de Comédie. Les côteaux les plus exposés au midi , étoient tous couverts de vignes , d'oliviers , d'amandiers , & d'autres arbres portant fruit. De petits bosquets & d'agréables prairies , couvroient la partie exposée au nord.

La plaine qui n'avoit pas d'autre entrée que celle par où les Dames étoient arrivées, étoit ornée de sapins, de lauriers, de plusieurs pins, & tous ces arbres étoient plantés avec tant d'art, qu'on eût pris cette plaine pour un vaste jardin. C'étoit de tout côté des allées magnifiques, où le Soleil avoit de la peine à introduire quelques-uns de ses rayons. Vers le milieu de ce Paradis terrestre étoit une petite prairie émaillée de fleurs, & environnée d'arbres d'une hauteur prodigieuse, qui en défendoit l'entrée au Soleil la plus grande partie du jour. Un ruisseau peu profond, mais rapide & argenté, serpentoit dans les environs. Il descendoit par une veine de rocher du haut d'une des collines, & faisoit



un bruit qui flattoit agréablement l'oreille. Après avoir fait quelques tours auprès de la prairie , il formoit un lac dans la plaine où l'on voyoit du poisson en abondance. Cette espèce de vivier pouvoit avoir trois pieds & demi de profondeur , sur une quarantaine de large , & une soixantaine de long. Il étoit si transparent , qu'on eût pu conter les grains de sable qui tapissoient son fonds. L'eau surabondante s'échappoit par un petit ruisseau , qui cherchant les endroits les plus bas de la Vallée , n'en sortoit qu'après avoir fait mille détours , comme s'il eût eu regret de quitter un lieu si agréable.

Quand les Dames en eurent parcouru & admiré toutes les beautés , elles formèrent le projet de se

baigner. Le chaud qu'il faisoit , &  
 la solitude du lieu les y invitoient.  
 Dans ce dessein , elles dirent à la  
 Femme-de-Chambre qui les avoit  
 suivies, d'aller se mettre en senti-  
 nelle à l'entrée de la Vallée , afin de  
 les avertir dans le cas qu'elle vît  
 venir quelque homme. Elles se dés-  
 habillent toutes sept aux bords du  
 lac , & y entrent courageusement  
 nues comme des vers. A travers l'eau  
 claire & limpide de ce vivier , on  
 eût pu voir leur corps d'albâtre aussi  
 facilement qu'on voit la rose ver-  
 meille à travers le vase du mince  
 crystal qui la renferme. Après s'être  
 amusées quelque temps à folâtrer ,  
 à courir çà & là après les poissons ,  
 qui difficilement pouvoient se cacher,  
 & en avoir pris quelques-uns , elles

sortirent de l'eau , s'effuyèrent les unes les autres , s'habillèrent , & s'en retournèrent au Château au petit pas , ne s'entretenant que de la beauté du lieu qu'elles venoient de quitter , & des plaisirs qu'elles y avoient goûtés.

Arrivées de bonne heure au Château , elles trouvèrent les trois Messieurs qui jouoient encore , à la même place où elles les avoient laissés. Il faut convenir , leur dit Madame *Pampinée* , que nous vous avons joué un bon tour. Quel tour , dit *Dionéo* ? Seriez-vous déjà plus libres dans vos actions , que vous ne voulez l'être dans vos propos ? C'est la vérité , Sire , répliqua-t-elle ; puis elle lui dit d'où elles venoient , & entra dans les plus grands détails sur la

beauté du lieu , & lui raconta tout  
 ce qu'elles y avoient fait. A ce ré-  
 cit , le Roi témoigna la plus grande  
 envie d'y aller avant la fin du jour.  
 Dans cette idée , il ordonna au  
 Maître-d'Hôtel de servir prompte-  
 ment le souper. Au sortir de table ,  
 les trois Gentishommes , suivis de  
 leurs Domestiques , prirent le che-  
 min de la Vallée , & la trouvèrent  
 effectivement digne de tous les éloges  
 qu'on leur en avoit fait. Après en  
 avoir parcouru rapidement les prin-  
 cipaux endroits , & s'y être baignés  
 pendant une demi-heure , ils revin-  
 rent au Château sur la brune , &  
 trouvèrent les Dames qui dansoient  
 au chant de Madame *Flamette*. La  
 danse achevée , on s'entretint des  
 beautés merveilleuses de *la Vallée*

*des Dames* , & l'on convint généralement que c'étoit peut-être le plus bel endroit qu'il y eût sur la terre. Le Roi fit appeler le Maître-d'Hôtel : il lui signifia qu'ils iroient tous le lendemain dîner dans ce lieu ; qu'il n'avoit qu'à prendre les mesures en conséquence , & y faire même porter des lits de camp , dans le cas que quelqu'un voulût se reposer après le dîner. Il fit servir ensuite aux flambeaux une petite collation , après laquelle les danses recommencèrent. Quand on eut dansé assez de temps , le Roi s'adressant à Madame *Élise* , lui dit d'un air poli & gracieux : Vous m'avez fait aujourd'hui l'honneur de me donner la Couronne , il est juste que je vous choisisse à mon tour pour nous chanter une chanson.



DE BOCACE. 123

Votre voix est si belle & si gracieuse ,  
que c'est obliger toute la société , que  
de vous engager à chanter. Je laisse  
à votre choix la chanson : je ne  
doute pas qu'elle ne soit jolie. La  
Dame sensible au compliment du  
Roi , lui en témoigna sa reconnois-  
sance , en lui obéissant tout de suite.  
Voici la chanson qu'elle dit.

**D**IEU d'Amour qui te fais un jeu de nous sur-  
prendre ,

Ah ! si je puis me dégager  
Des filets que tu sus me tendre ,  
Je connois trop bien le danger  
Pour m'y laisser jamais reprendre.



e me suis enrôlée au printemps de mes jours ,  
Imprudemment dans ta milice :  
Je croyois , tant j'étois novice ,  
Que la paix y régnoit toujours.

Ainsi, sans craindre les alarmes ;  
 En entrant j'ai mis bas les armes ;  
 Mais toi, Tyran déloyal, inhumain,  
 Toi, que je présumoais si tendre & si fidèle,  
 Tu m'es venu faire soudain  
 Une guerre injuste & cruelle.



Captive dans tes fers, & déplorant mon sort ;  
 Tu m'as forcé à reconnoître  
 Pour mon vainqueur & pour mon maître,  
 L'ingrat qui doit causer ma mort.  
 Tendre esclave sous son empire,  
 En vain je pleure & je soupire ;  
 Plainte, sanglots, rien ne peut le toucher ;  
 Rien n'excite en son cœur la pitié que j'implore.  
 Hélas ! son cœur est de rocher  
 Pour une Amante qui l'adore.



Nul ne paroît sensible à mes gémissemens :  
 Pour moi tout est sourd dans le monde ;  
 Tout aigrit ma douleur profonde,  
 Et mes ennuis & mes tourmens.  
 En vain j'en cherche le remède,  
 La mort que j'appelle à mon aide

DE BOCACE. 125

Me laisse vivre en ce rude combat.  
Dieu puissant, tu peux seul mettre fin à mes peines :  
Amour, livre moi mon ingrat  
Percé de traits & dans tes chaînes.



Si tu juges pourtant que c'est trop exiger,  
Du moins touché de ma souffrance ;  
De quelque rayon d'espérance,  
Daigne, grand Dieu, me soulager (a)  
La grace est légère & facile ;  
Dès lors plus libre & plus tranquille  
On me verra briller par l'enjouement :  
J'aurai le cœur joyeux au milieu de nos Belles ;  
Et le front orné galamment  
De lys & de roses nouvelles.

---

(a) On peut substituer, si on l'aime  
mieux, ces vers ci aux quatre précédens.

Ou si tu ne veux pas réduire mon vainqueur,  
Pour faire trêve à ma souffrance,  
De quelque lueur d'espérance,  
Daigne au moins soulager mon cœur.

## 126 CONTES DE BOCACE.

Madame *Élise* donna beaucoup à penser à la Compagnie, par cette chanson plaintive, & par les profonds soupirs dont elle avoit terminé presque chaque couplet. Mais on eut beau chercher les motifs qui pouvoient y avoir donné lieu, on ne put jamais les deviner.

Le Roi qui étoit dans ses momens de belle humeur, fit ensuite appeler *Pindaro*, & lui commanda de jouer de la cornemuse. On exécuta plusieurs danses au son de cet instrument rustique; & quand on se fut ainsi amusé une bonne partie de la nuit, le Roi dit à chacun d'aller se coucher.

*Fin de la sixième Journée.*

L'ANNEAU

DE

GIGÈS.



---

Comme la Journée qu'on vient de lire n'a pas la même étendue que les autres , pour mettre une sorte d'égalité dans les volumes , nous croyons devoir augmenter celui-ci d'une Nouvelle dont *Bocace* a fait le sujet d'un de ses Poëmes Toscans. Le fonds en est pris dans l'Histoire Mythologique. Un de nos plus agréables Poëtes de nos jours , le fécond & ingénieux M. *Dorat* , se l'est approprié à sa manière , & en a fait un des plus jolis Contes de son Recueil.

---

L'ANNEAU



## L'ANNEAU DE GIGÈS.

**L**A LYDIE, ancienne Province de l'Asie mineure, qu'on appelloit auparavant Mæonie, tire son nom de *Lydus*, fils d'*Atys* ou d'*Atyes*, le premier Roi de la Dynastie des Athiades ou des Atydes.

*Camblitas*, un des dix-neuf Rois de cette Dynastie, se rendit mémorable par son grand appétit. On assure qu'une nuit, il se trouva si pressé de la faim, qu'il dévora la Reine sa femme couchée auprès de

## 435 L'ANNEAU

lui, & qu'il ne s'en apperçut le lendemain, que parce qu'il lui étoit resté une des mains de cette Princesse entre les dents. Pour donner à cette Fable un air de vraisemblance, on ajoute qu'il attribua cet excès à quelque maléfice, & qu'il se poignarda de désespoir.

*Omphale*, femme d'un des Rois de la Dynastie suivante, est célèbre par l'amour d'*Hercule*, qui brûla pour ses charmes. Elle étoit alors veuve de *Tmolus*. Plusieurs anciens monumens qui la représentent portant la massue & la peau de lion à côté d'*Hercule*, vêtu d'une robe de pourpre, filant de la laine, ont fait dire que cette Reine obligea ce Héros jusqu'alors invincible, non-seulement à se déguiser & à changer sa

## DE GIGÈS. 131

massue en quenouille , & sa peau de lion en ajustement de femme ; mais qu'elle le réduisit encore à l'état humiliant des femmes qui la servoient en qualité de domestiques : exemple mémorable de l'empire de l'amour , & de l'ascendant qu'ont les femmes sur l'esprit & le cœur des hommes. Les complaisances d'*Hercule* furent payées d'un tendre retour. *Omphale* le rendit heureux , & en eut un fils , nommé *Agéfilas* , de qui descendoit *Gigès* , dont on va raconter l'histoire.

*Hercule* avoit eu d'une autre Maîtresse , un fils connu sous le nom de *Cléolas* , au petit-fils duquel l'Oracle fit donner la Couronne de Lydie. Il s'appelloit *Argon* , & fut le premier Roi de cette seconde Dynastie. Il eut

vingt-deux Princes de son sang qui lui succédèrent. Le dernier de sa branche fut *Candaule*, un des principaux personnages de cette Nouvelle.

Ce Prince étoit amoureux fou de sa femme ; mais son amour étoit aussi bizarre qu'excessif. Il n'entretenoit ses Courtisans que des charmes de la Reine , & obligeoit les Poëtes de sa Cour à célébrer sa beauté par leurs chants. Il interrompoit les affaires les plus sérieuses , pour parler de l'éclat de sa figure , de la blancheur de sa peau , de l'élégance de sa taille , de la belle forme de tous ses membres : en un mot , il étoit fou de la Reine , dont la beauté justifioit véritablement ses éloges ; mais qui eût été beaucoup plus flattée de l'attachement de *Candaule* , si elle l'eût dû à



sa vertu ; car elle en étoit infiniment plus jalouse , que de ses qualités extérieures.

*Gigès* qui descendoit d'*Hercule* , & qui sortoit du Sang Royal par *Omphale* , étoit un des plus jeunes & des plus beaux Seigneurs de la Cour de *Candaule* , dont il étoit parent. Il resta d'abord inconnu parmi les Gardes du Prince ; mais le Roi , instruit de la noblesse de son origine , le prit bientôt en amitié , l'éleva aux premières dignités , & en fit son confident.

Toujours amoureux de sa femme , il crut qu'il ne pouvoit être parfaitement heureux , si son Favori ne connoissoit tous les charmes de la Princesse. Quelle est belle ! mon cher *Gigès*. Tu ne saurois en avoir une

juste idée , à moins de la connoître comme je la connois. Jamais les Dieux ne formèrent rien de si touchant. Elle pourroit le disputer de beauté à la Mère des amours. Je veux te rendre le témoin de ma félicité. Entre avec moi dans l'appartement de la Reine , tu verras les caresses que je reçois ; il te sera facile de contempler tous les attraits de celle que j'adore. Je te mettrai à portée de jouir d'un si doux spectacle : viens, mon Ami , viens prendre part, s'il se peut , à tous mes plaisirs.

— Ah ! Seigneur , répondit *Gigès* , que me proposez-vous ? A juger des charmes cachés de la Reine par ceux qui se laissent voir , je me persuade aisément que rien n'est si beau , & que votre bonheur égale votre vertu.

# DE GIGÈS. 131

Pourquoi voulez-vous révéler à d'autres des beautés réservées pour le seul *Candaule* ? Je ne fais que trop , que les Rois sont les favoris des Dieux , & que c'est pour eux que la Fortune réserve toutes ses faveurs. Comme il n'est pas au pouvoir des autres hommes d'en espérer de pareilles , ne me faites point désirer un bien auquel je ne dois point aspirer , un bien que je désirerois vainement. Je ne doute point encore une fois que la Reine ne réunisse en sa personne tous les agrémens possibles. Mais croyez - moi , Seigneur , il est des situations dans lesquelles les femmes ne veulent point être vues ; & vous n'ignorez pas que lorsqu'elles se sont laissé appercevoir de si près , il est

souvent à craindre qu'elles n'en ressentent pas là.

Cette sage remontrance ne défabusa point le Roi. Il fallut que son Favori cédât aux ridicules empressements de *Candaule*. Je te cacherais, lui dit-il, & par ce moyen la Reine ne pourra se refuser au plaisir que je veux te donner.

*Gigès* fut secrètement introduit dans l'appartement par le Roi lui-même, qui le cacha derrière une jalousie, d'où il pouvoit contempler à son aise les beautés les plus cachées de la Princesse. Elle prenoit le bain, & étoit dans l'état où il faut être pour le bien prendre. Rien n'échappa aux regards curieux du Favori, qui ne fut pas long-temps à s'appercevoir qu'en

effet *Candaule* étoit le plus heureux & le plus passionné de tous les maris. Il fut si ému de ce spectacle, qu'il ne se connoissoit pas. Le plus violent amour pour la Reine s'empara de tous ses sens, & il eut à peine la force de se contenir. Non-seulement il devint passionné, mais il sentoît déjà des mouvemens de jalousie, & murmuroit au-dedans de lui-même, de ce qu'un autre que lui fût possesseur de tant d'attraits. La justice & l'honnêteté, ni le rang de son rival, ne purent arrêter ses desirs, ni le défendre de former des projets criminels pour satisfaire sa passion.

Il tardoit à *Candaule* de rejoindre son Favori, pour jouir de sa surprise, & du plaisir de l'entendre faire l'éloge du trésor de beauté dont



138 L'ANNEAU

il étoit possesseur. Il fit éloigner la Reine, & rejoignit son ami. Eh bien! *Gigès*, que penses-tu de ma femme? Te l'étois-tu figurée si belle? *Candaule* n'est-il pas le plus heureux des Rois? Crois-tu qu'il y ait sur la terre une femme aussi bien faite ni aussi jolie?

*Gigès* qui craignoit de faire connoître ses vrais sentimens, de peur de lui inspirer de la défiance, ne répondoit rien. *Candaule* surpris de ce silence, lui en marqua son étonnement; & voyant qu'il s'obstinoit à ne pas parler, il le pressa de lui en dire les motifs. Seigneur, puisque vous m'ordonnez de m'expliquer, dit *Gigès* assez froidement, je vous avouerai que je m'étois formé, de la beauté de la Reine, une idée plus

avantageuse que celle que j'en ai, depuis que j'ai été à portée de juger de ses attraits cachés ; & que le plus grand charme qu'elle ait à présent à mes yeux , est celui de vous plaire....

Quoi ! interrompit brusquement *Candaule* , tu ne la trouves pas adorable , incomparable , divine ? Non , Seigneur , reprit le Favori ; & puisque vous désirez que je vous parle franchement , je connois vingt femmes qui lui disputeroient le prix de la beauté , si le titre de Reine qu'elle porte ne leur en interdisoit la liberté. Je conviens qu'elle est bien faite , qu'elle a la peau fort blanche ; mais je connois des femmes qui ont le pied plus joli & la gorge plus ferme.

*Candaule* crut que *Gigès* avoit perdu le goût & l'esprit. Il eut pitié

de sa stupidité ; & comme s'il eût cherché sérieusement à se perdre , il alla en entretenir sa femme. Croiriez-vous , Madame , lui dit-il , qu'il y eût dans le monde un homme qui ne vous trouvât pas la plus belle personne de la terre , & qui vous en préférât vingt autres , qui sont à son gré plus dignes d'être aimées que vous ? *Gigès* , ajouta-t-il , est cet homme extraordinaire. Je l'aime assez pour avoir voulu lui donner le plaisir de vous voir dans votre bain. J'en attendois une surprise que je n'ai point trouvée : il n'a pas senti la moindre émotion à votre vue ; & ce que tous les Dieux devoient adorer , un homme seul en a été le spectateur , sans en avoir été touché.

*Candaule* crut se rendre bien

recommandable à la Reine par ce discours : il se trompa grossièrement. Elle apprit avec indignation le tour que son mari lui avoit joué ; & si elle dissimula son ressentiment , ce fut pour se venger plus sûrement.

Quoi , disoit-elle en elle-même ; le Roi prostitue sa femme à l'un de ses sujets ! Il la donne en spectacle à *Gigès* ! Le misérable ! il ne sent pas le mépris que cette lâcheté va lui attirer. C'est avec raison que le Favori fait si peu de cas de mes charmes. Comment estimer une femme que son mari estime assez peu pour la montrer nue à son ami ? Le mépris qu'il a pour *Candaule* a passé jusqu'à moi. Quelle honte pour ma fierté ! Non , je ne puis vaincre un juste courroux : il faut qu'il éclate ; je ne

suis plus femme de celui qui ose me prostituer ; je le serai plutôt de *Gigès*. Ah ! s'il peut avoir assez de courage pour me venger. . . . . Oui, je porte jusques-là ma haine. Je suis résolue de lui donner la couronne en lui donnant ma main. Il est d'une illustre origine ; il s'est distingué par des actions héroïques : s'il dédaigne mes charmes , il sera touché de la noblesse de mes sentimens , & je serai plus heureuse avec lui qu'avec l'époux dont l'amour extravagant m'a avilie.

La Reine pleine de cette idée , manda aussi-tôt *Gigès*. Il étoit occupé de sa passion naissante , & cherchoit dans sa tête un moyen pour faire connoître ses sentimens à celle pour qui il soupiroit. On devine combien il dut être charmé de se voir appelé par



DE GIGÈS. 145

la Reine elle-même. Ayant accouru à ses ordres, *Gigès*, lui dit-elle en le voyant entrer, ce n'est pas pour te reprocher le mépris que tu fais de mes charmes que je t'envoie chercher; peut-être ne les dédaignes-tu que parce que tu ne les as pas assez considérés. C'est pour te parler de la lâcheté de *Candaule*. Pourrois-tu le justifier de m'avoir ainsi sacrifiée à sa folle vanité? Crois-tu qu'après m'avoir livrée à un autre, je puisse ou que je doive l'estimer & conserver pour lui le moindre sentiment de tendresse? Non, *Gigès*, tu te trompes, si tu me juges assez stupide pour être insensible à un tel affront. Entre dans ma peine, & résous-toi à me venger de cette humiliation. Je te l'ordonne, tu dois m'obéir, ou c'est

fait de ta vie. Il n'y a que mon mari qui puisse me voir dans l'état ou tu m'as vue , & je ne veux ni ne puis avoir deux maris à la fois. Tu dois m'entendre. Vois ce que je te propose. Si tu laisses vivre *Candaule* , il faut que tu meures ; mais s'il meurt , il faut que je t'épouse. Choisis , & songe que si tu balances un seul moment , c'est fait de tes jours.

Il est aisé de se représenter quels furent l'étonnement & le trouble de *Gigès* : il adoroit la Reine , il l'eût préférée seule à tous les Empires de la terre ; & elle lui en offroit un avec la possession de son cœur. Il se détermina bientôt. Madame , lui dit-il , en se jettant à ses pieds , *Gigès* est au comble de sa joie ; il approuve votre haine ; jamais il n'y en eût de plus juste.

juste. *Candaule* est indigne de posséder tant d'appas & tant de vertus. Je vous adore, Madame; & si j'ai feint d'être insensible à votre divine beauté, ce n'est que pour cacher à celui qui vous a exposée à mes regards, l'amour que vous m'avez inspiré. J'osois porter mes vœux jusqu'à vous, & j'avois intérêt d'abuser votre époux. Je me livre à vos desseins, & je consens à mourir, si vous n'êtes bientôt vengée. La grace que je vous demande, Madame, c'est de me continuer la confiance que vous me témoignés. Il ne dépendra pas de mon zèle de m'en rendre digne.

*Gigès* sortit & laissa la Reine fort pensive. Le plaisir d'apprendre que *Gigès* n'avoit montré de l'indifférence pour sa beauté, que pour tromper la

jalousie de son mari, la soutint dans son projet. La bonne mine de son Amant, les qualités qu'elle lui reconnoissoit, & qui lui avoient gagné l'estime de toute la Cour, le zèle qu'il venoit de lui montrer, tout cela lui inspira pour lui une inclination soudaine, qui lui fit juger que les Dieux avoient ordonné la mort de *Candaule*. C'est ainsi que les passions s'accrochent à tout ce qui peut justifier les désordres qu'elles entraînent après elles.

*Gigès* occupé de son amour & de la grandeur de son entreprise, rêvoit au moyen qu'il emploieroit pour consommer ses desseins. Les bontés dont le Roi l'avoit toujours honoré se représentoient quelquefois à son esprit; & il se reprochoit son crime & son ingratitude. Que je suis malheureux, disoit-il, dans ces momens où la

voix du repentir se faisoit entendre à son cœur ! Il faut , ou que je trahisse l'amitié & que j'attente à la vie de mon bienfaiteur & de mon maître , ou que je m'expose à tout le ressentiment d'une femme outragée & que j'adore. Quel parti prendre ? Oublierai-je tout ce que je dois à la faveur du Roi , pour m'abandonner aux mouvemens d'une passion que je ne puis satisfaire qu'à ce prix ? Puis-je balancer ? L'amour de la Reine , l'attrait d'une couronne , la main , le cœur d'une femme adorable , peuvent-ils être balancés par la crainte de punir un traître dont les Dieux semblent avoir ordonné le trépas ? Il s'arrêta à cette idée , & il eut bientôt étouffé les remords. Il résolut donc d'exécuter son crime à la



48 L'ANNEAU

première occasion. Il ne s'agissoit plus que de prendre des mesures pour assassiner le Roi, sans aucun danger pour sa propre vie.

Étant sorti de chez lui pour rêver plus à son aise aux moyens de consommier son crime, sans se compromettre, il alla se promener hors de la Ville. Son esprit combattu par mille réflexions, ne lui permit pas de s'appercevoir qu'il avoit fait beaucoup de chemin dans la campagne. Il ne sortit de sa rêverie, que lorsque le Ciel, qui s'étoit couvert tout-à-coup de nuages, eut répandu sur l'horison une obscurité qui lui fit craindre de ne plus se retrouver. Il erra long-temps à l'aventure, tremblant à chaque coup de tonnerre, & s'imaginant que les Dieux

l'avertissoient par cet orage inattendu, qu'ils désaprouvoient sa résolution. Les remords se réveillent dans son cœur agité; il fait vœu de renoncer à son projet, & de sacrifier sa vie, plutôt que de le mettre à exécution; mais le bruit du tonnerre ayant cessé, l'espérance succéda à la crainte. Il rougit même de sa foiblesse, & revint à son premier dessein avec la ferme résolution de le suivre, dès qu'il trouveroit l'occasion favorable.

Le calme s'étant insensiblement rétabli, mais la pluie continuant toujours, *Gigès* qui avoit gagné les bords d'une chaîne de rochers pour se mettre à l'abri du mauvais temps, entra dans une Caverne qui s'offrit à sa vue & qu'il ne connoissoit pas. L'entrée lui en parut singulière, & piqua sa

curiosité. Il y rencontra un chemin frayé, au bout duquel il aperçut une lumière. Il s'avança, & vit dans l'enfoncement un grand Cheval d'airain, éclairé de chaque côté par deux grandes lampes. Les flancs de ce Cheval avoient chacun une ouverture. Quelque merveilleuse que fût cette aventure, *Gigès* ne s'en étonna point: il visita le dedans de cette machine, & il y trouva un corps mort, d'une grandeur extraordinaire. Comme il n'étoit pas facile à intimider, il visita curieusement ce cadavre, & ne lui trouva rien de remarquable qu'une bague d'or qu'il avoit au petit doigt de sa main droite. *Gigès* s'en saisit, & la mit à un de ses doigts. Après avoir visité le reste de cette Caverne merveilleuse, il ressortit de-là; &

la pluie étant ensuite tout-à-fait cessée, il reprit le chemin de la Ville.

Il fut fort surpris en rentrant chez lui, & donnant quelques ordres, d'entendre ses gens se récrier comme s'il eussent vu quelque spectre. Ils fuyoient au son de sa voix, & il sembloit qu'ils ne pussent se rassurer. Il les voyoit regarder de tous côtés en fuyant, & les entendoit se demander les uns aux autres où étoit leur maître, dont ils avoient entendu distinctement la voix, sans qu'ils l'eussent vu.

Cette observation lui fit penser que l'anneau qu'il avoit au doigt pouvoit bien causer ce changement. Il considéra la bague plus attentivement; il vit qu'elle étoit finement travaillée. Il voulut en examiner la pierre, &

la tourna sur le dessus de la main.  
 Dès le même instant, ses gens que  
 sa voix avoit effrayés, le saluèrent  
 & furent rassurés en le voyant. Quoi!  
 leur dit-il alors, je vous parle depuis  
 une heure, & vous ne répondez que  
 par des cris? Est-ce que ma présence  
 vous effraie, ou suis-je changé au  
 point que vous ne me reconnoissiez  
 plus? Ah! Seigneur, lui dirent-ils,  
 nous ne vous avons jamais méconnu;  
 mais nous entendions votre voix sans  
 voir où vous étiez. C'est ce qui nous  
 a empêché de vous répondre, & ce  
 qui nous a un peu épouvantés; car  
 nous ne savions que croire. Ce n'est  
 que dans cet instant que nous vous  
 voyons.

Vous êtes tous des imbéciles;  
 j'étois derrière ce paravent, leur



répondit *Gigès* qui vouloit leur donner le change sur ce qui venoit de se passer : en un mot, il crut devoir se donner de garde de faire une seconde expérience de la vertu de l'anneau en leur présence, & c'est pour cette raison qu'il les traita de foux & de visionnaires. Après avoir tâché de leur faire prendre le change sur la vérité de ce qui venoit d'arriver, & désirant de faire plus particulièrement l'essai de cette bague magique, il ressortit & il vint chez le Roi. Le chaton de sa bague étoit tourné vers le creux de la main, comme il l'avoit en entrant chez lui. Alors il s'apperçut qu'il voyoit & qu'il entendoit tout le monde, sans être vu de personne. Pour s'en convaincre d'une manière irrévocable, il

s'avisa de toucher un Courtisan sur l'épaule , qui lui parut tout surpris de n'avoir pu voir d'où le coup étoit parti , & qui ne cessoit de tourner sa tête de tout côtés pour tâcher de découvrir si quelqu'un le suivoit.

Il feroit difficile d'exprimer la joie de *Gigès*. Il ne douta point que les Dieux ne le protégeassent & ne lui eussent envoyé ce secours pour se défaire de *Candaule*. Il voulut se donner un plaisir qu'il n'avoit point encore eu ; il alla chez la Reine. Cette Princesse étoit seule avec *Euphémie* , la plus chère de ses femmes & la confidente de tous ses secrets. Admires-tu , lui disoit-elle au moment qu'il entroit , la fatalité de ma destinée ? Il n'est rien de plus vrai que j'étois réservée pour un autre

que pour *Candaule*, tout amoureux fou qu'il est de moi, ou plutôt à cause de sa folie même. Je me suis vue obligée d'aimer ce Prince : il étoit mon époux & mon Roi ; mais ses extravagances ont commencé par me refroidir, & sa lâcheté me l'a rendu odieux. Dès le moment que j'ai appris qu'il m'avoit prostituée aux regards de *Gigès*, j'ai rompu tous les liens qui m'attachoient à lui. Mais te le dirai-je, ma chère *Euphémie* ? J'estime, j'aime déjà, j'adore même *Gigès*. Dans le dernier entretien que j'ai eu avec lui, la douceur de sa physionomie & l'éloquence de ses paroles ont fait une impression sur moi que je ne puis surmonter, & je sens qu'il faut que je meure ou que je l'épouse.

N'est-ce pas une preuve que le Ciel l'avoit ainsi ordonné ? Nous donneroit-il ces sentimens, s'il ne vouloit que nous y déferassions ? J'obéis aux Dieux quand je cede à mon penchant, & quand je ne suis pas maîtresse de ne point aimer, je conclus qu'ils ont voulu que j'aimasse. *Gigès*, continua-t-elle, a joui d'un privilège qui n'appartient qu'à mon mari ; il m'a vue toute nue par l'indiscrétion du Roi : si le Roi m'eût estimée, il ne m'eût point avilie de la sorte. Il est de mon honneur de me venger de ce mépris : il ne faut pas qu'il existe deux hommes qui aient joui, à mon égard, d'un droit qui n'appartient qu'à un époux. La Nature & la Loi me défendent d'avoir deux maris. Je dois donc me défaire de celui

## DE GIGÈS. 157

qui m'a méfestimée au point de faire partager ses droits à un autre. D'ailleurs j'aime *Gigès* ; il m'aime aussi ; il n'en faut pas davantage pour justifier mon dessein. *Gigès*, transporté de joie d'entendre ainsi parler la Reine, oubliant qu'il étoit invisible ; & se jetant brusquement à ses pieds : Ah ! Madame, lui dit-il, que je fais bon gré aux Dieux de vous avoir inspirée de la sorte ! N'en doutez point ; ils avoient ordonné cet amour. Eh ! qui doit vous être plus cher que *Gigès* ? Il vous estime, il vous adore, il vous adorera toujours. L'indigne *Candaule* ne mérite aucun ménagement. Oui, Madame, haïssez-le cet époux qui vous a trahie, & qui doit vous déplaire. S'il vous eût



aimée , il se feroit conduit différemment. *Gigès* ne vous trahira jamais ; il cherchera tous les moyens de vous rendre heureuse ; vous pouvez compter sur son inviolable fidélité.

La Reine fit un grand cri à ce discours inattendu. Elle reconnoissoit la voix de son Amant , mais elle ne le voyoit point : & ce qui redoubloit sa frayeur , elle se sentoît embrasser les genoux. Elle fit de vains efforts pour se lever ; elle étoit retenue par des bras invisibles. La voix de *Gigès* avoit causé la même alarme à *Euphémie* , qui joignit ses cris à ceux de la Reine. On fut presque aussitôt dans le reste de l'appartement , le prodige qui venoit d'arriver dans la chambre de la Princesse ; car ses autres femmes accoururent au bruit qu'elle avoit fait.

## DE GIGÈS. 159

*Gigès* se reprochant son imprudence , n'eut garde de se montrer. Il se releva & se plaça dans un endroit de la chambre d'où il pouvoit contempler à son aise les charmes de l'objet dont il étoit enflâmé.

Le Roi instruit de ce qui venoit de se passer, accourut dans l'appartement de la Reine. Attenrif à toutes les inquiétudes de sa femme , il tâcha de lui persuader qu'elle s'étoit abusée. C'est une erreur de l'imagination , lui disoit-il , vous avez cru entendre une voix , & vous n'avez rien entendu. Peut-être avez-vous pris pour vous des discours qui se tenoient dans la pièce voisine : en un mot , ce que vous dites est incroyable , & vous ne devez pas y ajouter foi.

La Reine qui avoit entendu

distinctement la voix de *Gigès*, ne pouvoir se rendre à ce raisonnement. Elle persista à soutenir qu'elle ne s'étoit nullement abusée; mais elle prit soin de lui cacher que la voix qui avoit frappé ses oreilles fût celle de *Gigès*, de peur que le Roi, concevant de la jalousie contre son Favori, ne lui ôtât les moyens de se défaire de lui.

*Gigès* qui rioit en lui-même de la peur de la Princesse & des discours du Roi, se mit à éclater tout haut, tâchant toutefois de déguiser le son de sa voix. Alors *Candaule* fut surpris à son tour. Ces ris qui parloient d'un objet qu'il ne voyoit point, lui parurent quelque chose de surnaturel. Il s'approche de l'endroit d'où ils venoient, & il les entend

entend redoubler. Il se sent même prendre par le bout du nez; & quoiqu'il y porte aussitôt la main, il ne peut le faire assez promptement, que l'homme invisible n'eût lâché prise auparavant. Il fut encore plus étonné, quand il se sentit saisi par les épaules, & qu'on le fit tourner si prestement, qu'il ne douta plus que cette aventure ne fût miraculeuse. Tout Roi qu'il étoit, il ne peut s'empêcher de marquer une certaine frayeur, & s'en retourna dans son appartement, ne sachant que penser de ce prodige.

Gigès revint chez lui sans se montrer à la Reine, parce qu'elle n'étoit point seule. Cette Princesse étoit rêveuse. La voix qu'elle avoit entendue étoit toujours présente à son imagination : elle brûloit d'impatience de

revoir son Amant pour lui faire part de ce qui lui étoit arrivé, & pour lui demander l'explication de ce phénomène, dans le cas qu'il fût son ouvrage.

Il revint le lendemain, pendant que le Roi étoit enfermé avec les Prêtres, qu'il consultoit sur cet événement. La Reine s'entretenoit avec *Euphémie* de la singularité de ce prodige. *Gigès* se mit à ses pieds sans se faire voir. Ne craignez rien, Madame, lui dit-il, c'est votre fidèle Amant qui est l'auteur de ce qui fait l'objet de votre surprise : & dans le même temps, il tourna son anneau, & il se laissa voir à cette Princesse. Elle fit un cri de joie & d'étonnement. Il l'eut bientôt rassurée. Elle voulut apprendre alors par



quel moyen il savoit ainsi disparoître. *Gigès* lui raconta son aventure, après qu'on eût fait retirer *Euphémie*. Ils ne doutèrent point l'un & l'autre, que le Ciel ne se fût intéressé pour eux, en mettant entre leurs mains un moyen si sûr de se délivrer de *Candaule*.

La mort de ce Prince fut donc résolue. Il falloit se hâter, de peur que le fait vînt à être éclairci, & qu'on ne sût que *Gigès* étoit cet être invisible qui avoit causé tant de frayeur dans le Palais.

Le Roi après avoir consulté les Prêtres de ses Dieux, en avoit appris qu'il falloit que ce fût un jeu de quelque homme adroit qui cherchoit à se divertir, & il avoit résolu d'approfondir ce mystère. Il étoit temps

de prévenir ses recherches ; les domestiques de *Gigès* pouvoient parler. La Reine & son Amant convinrent qu'il n'y avoit pas de temps à perdre.

*Gigès* rentra la nuit dans le Palais, & il se tint avec un poignard à la main à l'entrée du vestibule qui conduisoit à l'appartement où la Reine couchoit. Il crut devoir exécuter son projet devant témoins, afin qu'on n'imputât à personne la mort du Prince. Le Roi accompagné de plusieurs Courtisans & de plusieurs Valets, passe quelques momens après pour se rendre à l'appartement de la Reine. *Gigès* s'avance, lui perce le sein, & le laisse mort sur la place. Ce meurtre causa une frayeur d'autant plus grande, qu'on ne vit point

la main qui avoit frappé le Roi. Chacun regarda sa mort comme un miracle. La Reine qui en fut instruite sur le champ, feignit une douleur mortelle. Cependant *Gigès* ne tarda pas à se montrer , & feignit d'être accouru au bruit de cette mort, dont la nouvelle fut bientôt répandue dans tout le Palais. Comme il étoit du sang des Mermnades, qui descendoient d'*Hercule*, & que *Candaule* ne laissoit point d'enfans , il fut bientôt déclaré Roi, par les brigues secrètes de la Reine, & par les suffrages des Grands. Il épousa depuis cette Princesse ; & l'Oracle de Delphes ayant confirmé son élection, il fut reconnu de tous pour le légitime Successeur de la Couronne ;

166 L'ANNEAU DE GIGÈS.

& c'est par lui que commença la  
troisième Dynastie des Rois de Ly-  
die.

F I N.

167

---

T A B L E

DES NOUVELLES

DU SIXIÈME VOLUME.

<b>N</b> OUVELLE PREMIÈRE. <i>Le mauvais Conteur.</i>	page 9
<b>N</b> OUVELLE II. <i>Le Boulanger.</i>	14
<b>N</b> OUVELLE III. <i>Le Mari avare , ou la Répartie.</i>	25
<b>N</b> OUVELLE IV. <i>Le Cuisinier.</i>	31
<b>N</b> OUVELLE V. <i>Rien de plus trompeur que la mine.</i>	39
<b>N</b> OUVELLE VI. <i>La Gageure.</i>	47
<b>N</b> OUVELLE VII. <i>La Femme adultère , ou la Loi réformée.</i>	55.



NOUVELLE VIII. *La Mignarde*  
ridicule. page 64

NOUVELLE IX. *Le Philosophe*  
Épicurien. 70

NOUVELLE X. *Le Frère quêteur*  
ou le Charlatanisme des Moines.

78  
*L'Anneau de Gigès.* 129

Fin de la Table du sixième Volume.

---

# CATALOGUE

*DE quelques Livres que l'on trouve  
chez les mêmes Libraires qui ven-  
dent les Contes de Bocace.*

- ÉLOGE de la Folie, composé en forme  
de Déclamation, par *Érasme*; &  
traduit par M. *Gueudeville*, avec les  
notes de *Gérard Lestre*, & les belles  
figures de *Holbein*, nouvelle édition,  
1777, in-8°. broché, 4 l.
- La nouvelle Héloïse, ou Lettres de  
deux Amans, par J. J. *Rousseau*,  
in-12, 6 parties, avec figures, bro-  
ché, 6 l.
- Iphys & Aglaé, Roman, en 2 parties,  
broché, 2 l. 8 s.
- Voyage sentimental, par M. *Sterne*,  
sous le nom d'*Yorick*, traduit de  
l'Anglois par M. *Frenay*, in-12, 2  
vol. broché, 2 l. 8 s.
- Les Amours d'Émire & Calisto, ou la  
Tome VI. M

fatale Succession, traduit de l'Anglois, *in-12.* 1 vol. *broché*, 1778,  
1 l. 4 s.

Anacréon, Sapho, Bion & Moschus ;  
Traduction nouvelle, en Prose, suivie de la Veillée des Fêtes de Vénus, & d'un choix de pièces de différens Auteurs, orné de 28 très-belles figures, vignettes ou cul-de-lampes, gravés par M. Massard, *in-8°.* *broché*, 10 l.

— Le même Ouvrage *in-4°.* incessamment sous presse, se vendra relié, 48 liv. Comme il n'y aura qu'un très-petit nombre d'imprimés dans ce format, on prie les Curieux de souscrire avant l'impression.

Atlas moderne portatif, ou Collection de Cartes du Globe terrestre, par plusieurs célèbres Auteurs connus, en 3 planches, *relié en carton.*

La Callipédie, ou la manière d'avoir de beaux enfans, Poëme didactique; traduction libre, en vers françois, du Poëme latin de Claude Quillet, *in-8°.* 1774, *broché*, 3 l.

De l'Homme & de la Femme, considé-

- rés physiquement dans l'état du mariage, par M. de Lignac ; nouvelle édition , revue & augmentée par l'Auteur , avec de nouvelles figures , 3 vol. *in-12* , 1774 , *brochés* , 7 l. 10 s.
- Dictionnaire des Passions , des Vertus & des Vices , ou Recueil des meilleurs morceaux de Morale pratique , tirés des Auteurs anciens & modernes , étrangers & nationaux , 2 vol. *in-8°* . 1777 , 10 l.
- Dict. de Littérature , dans lequel on traite de tout ce qui a rapport à l'Éloquence , à la Poésie & aux Belles-Lettres , & dans lequel on enseigne la marche & les regles qu'on doit observer dans tous les ouvrages d'esprit , par l'Auteur des trois siècles de la Littérature , 3 vol. *in-8°* . 1777 , 15 l.
- Fabliaux & Contes des Poètes François des XII , XIII , XIV & XV<sup>e</sup> siècles , tirés des meilleurs Auteurs , 3 vol. *in-12* , 7 l. 4 s.
- Cet Ouvrage , fort recherché , est d'une grande rareté ; il va quelquefois , *dans les ventes* , à 10 , 11 & 12 liv. Il en reste peu d'exemplaires.

Les malheurs de l'Amour , ou Histoire  
d'Eugénie , Roman très-intéressant ,  
2 vol. *in-12* , 2 l.

Nouvelle Bibliothèque de Campagne ,  
ou Choix d'Épisodes intéressans &  
curieux , tirés des meilleurs Romans ,  
tant anciens que modernes , 10 vol.  
*in-12* , 30 l.

Théâtre de Campagne , par l'Auteur des  
Proverbes dramatiques , 4 vol. *in-8°*.  
*brochés* , 10 l.

— Cet Ouvrage est destiné aux amuse-  
mens de plusieurs Sociétés de Pro-  
vince , qui ont du goût pour les  
Spectacles.

Louison , ou la Pucelle de Paris , Poème  
en douze Chants , en Vers , 1 vol.  
*in-8°*. de plus de 200 pages , avec une  
*très-belle vignette* , *broché* , 2 l. 8 s.

---

N. B. Si les Contes de Bocace sont bien  
accueillis , l'Éditeur se propose d'imprimer  
sur même papier, caractère, les Contes de  
la Reine de Navarre, qui sont pour ainsi dire  
la suite de ceux-ci : on y joindra aussi des gra-  
vures à chaque Conte.